

L'ACTION UNIVERSITAIRE

REVUE DES DIPLÔMÉS DE
L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL



VOLUME II, N° 5
Avril 1936

Association Générale des Diplômés de l'Université de Montréal.

Comité d'honneur :

Le lieutenant-gouverneur de la province de Québec
Le cardinal-archevêque de Québec
L'archevêque de Montréal, chancelier de l'Université
Le président général de l'Université
Le recteur de l'Université
Le président de la Commission d'Administration de l'Université
Le premier ministre de la province de Québec
Le secrétaire de la province de Québec
Son Honneur le maire de Montréal

Comité exécutif :

Me Arthur Vallée (Droit), président.
Docteur Ernest Charron (Chirurgie dentaire), 1er vice-président.
Docteur Louis-Charles Simard (Médecine), 2e vice-président.
M. Jules Labarre (Pharmacie et Sciences), secrétaire.
M. Yves Leduc (Droit et Sciences Sociales), trésorier.
Docteur Stephen Langevin, ancien président.
Le rédacteur en chef de *L'Action Universitaire*.

Comité du Fonds des Anciens :

MM. Arthur Vallée, Olivier Lefebvre, Henri Lanctôt,
Docteurs Edmond Dubé, Damien Masson, Eudore
Dubeau, Stephen Langevin, Docteur Louis-Charles
Simard, trésorier.

L'Action Universitaire :

Jean Bruchesi (Droit), rédacteur en chef.

Conseil général :

Les membres du comité exécutif et les délégués suivants :
Théologie : Abbé Irénée Lussier, M. Arthur Delorme, p.s.s.
Droit : Me Charles-Emile Bruchesi et Me Roger Brossard (délégués provisoires).
Médecine : Docteur Donatien Marion et Docteur Jean Saucier.
Philosophie : Mlle Juliette Chabot et M. Hermas Bastien.
Lettres : M. Jean Bruchesi (délégué provisoire).
Sciences : Docteur Georges Préfontaine et M. Philippe Montpetit.
Chirurgie dentaire : Docteur Théo. Côté et docteur Paul Geoffrion.
Pharmacie : MM. Paul Gagnon et Marius Létourneau.
Sciences sociales : Me Fernand Chaussé et M. Raymond Tanghe.
Agriculture : MM. Fernand Corminbœuf et Aimé Gagnon (délégués provisoires).
Optométrie : MM. Armand Messier et Roland de Montigny.
Médecine vétérinaire : Docteur J.-H. Villeneuve (délégué provisoire).
M. Léon Lortie (Sciences), assistant-secrétaire.
Le président de l'Association générale des étudiants.

Vérificateur honoraire : Jean Valiquette (H.E.C.)

VICHY—CELESTINS
VICHY—GRANDE GRILLE
VICHY—HOPITAL

Embouteillés à la source, à Vichy, France
Propriété du gouvernement français

VIN
DUBONNET
Apéritif
et
Tonique

PERRIER

Le
Champagne
des Eaux
de Table

PARIS

Parfums et Poudre de Luxe

ECONOMIE

L'ECONOMIE éprouvée des produits General Electric est une des raisons qui expliquent l'utilisation de dizaine de milliers de ces produits dans la vie domestique, le commerce et l'industrie du Canada, de préférence à ceux d'autres marques.

Chacun des produits General Electric est le résultat d'une longue expérience dans la fabrication et a subi l'épreuve du service pratique. Ce sont là des facteurs qui sont pour vous des gages d'économie, d'efficacité et de satisfaction. Guidez-vous sur la marque de fabrique G-E pour "tout ce qui est électrique".



CANADIAN GENERAL ELECTRIC CO., LIMITED

ASSURANCES ADMINISTRATION FINANCE

Guardian Finance
AND INVESTMENTS COMPANY

AGENTS FINANCIERS

SPÉCIALITÉS : — Assurances contre les risques professionnels : médecins, pharmaciens, dentistes.

266, St-Jacques Ouest, Montréal. GASTON RIVET
Chambre 217 MARquette 2587 Gérant.

SOMMAIRE

Celle qui a mal tourné ! Jean-Baptiste 89

Nos parlementaires provinciaux et l'Université 90

En marge de "la découverte du Canada"
Lorenzo Cadieux 91-92-93

Les enfants et la lecture Hélène Grenier 94-95

Gynécocratie Georges-Etienne Lessard 96

Fonds des Anciens 97

Fin d'année Genest Trudel 98

La vie de l'Association 99

La vie universitaire 100-101

Quelques livres
Jean Bruchesi, Bernard Valiquette 102-103

En feuilletant revues et journaux...J. B., L. G. 104-105

Ce que les Anciens écrivent Ernest Guimont 106

En foule à la réunion du 29 mai 107

Maison essentiellement canadienne-française

Tél. FRontenac 2194

Buvez le Lait Riche et Pur de

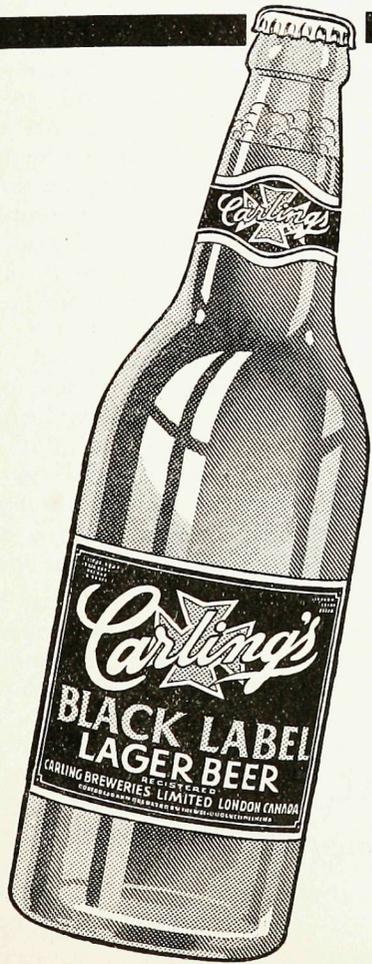
A. POUPART & CIE

LIMITÉE

Aussi Crème, Beurre, Oeufs frais, Breuvage au Chocolat. Livraison à domicile. Service ponctuel.

1715, RUE WOLFE — Coin Robin.

PRODUITS de la PLUS HAUTE QUALITE



BLACK LABEL LAGER
de
Carling

une délicieuse bière de riz...
apéritive... digestive... et qui
ajoute au plaisir des bons
repas.

Exquise et saine
entre toutes les
bières et

Ne coûte pas plus cher.

Carling
BLACK LABEL
LAGER



“Abandonnez-vous la partie?”...
“Non, je me remets avec une Sweet Caporal”

CIGARETTES SWEET CAPORAL

“La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé.”—Lancet



L'ACTION UNIVERSITAIRE

Revue de l'Association générale des Diplômés de l'Université de Montréal, inc.

Abonnement : au Canada : \$1.00
à l'étranger : \$1.50

Paraît tous les mois, sauf en juillet et août

Rédaction : 515 est, rue Sherbrooke
Tél. PL. 4812

Publicité : 25 est, rue Saint-Jacques
Tél. HArbour 0509

Vol. II

MONTREAL, AVRIL 1936

No. 5

Allégorie

CELLE QUI A MAL TOURNÉ !

EN 1876, accueillant la requête des autorités ecclésiastiques, le Saint-Siège autorisait l'établissement, à Montréal, d'une succursale de l'Université Laval de Québec. Les poètes ne chantèrent pas la naissance de la nouvelle institution; mais un pieux évêque la bénit et, avec elle, les quelques hommes généreux et dévoués qui acceptaient de veiller sur ses travaux.

Les plus beaux espoirs étaient permis. Elle serait grande et belle. Sa pauvreté et sa modestie lui gagneraient tous les cœurs. Elle verrait la jeunesse venir à elle et lui demander des armes pour mener le combat de la vie. Elle ne pourrait lui donner beaucoup, car il lui arriverait parfois de manquer elle-même du nécessaire. Mais ce qu'elle aurait, elle le donnerait avec joie, ayant confiance que tout cela lui serait un jour rendu au centuple. Songeant à ses sœurs plus riches, sous des cieus plus cléments, elle se disait que le soleil finirait bien par luire pour elle aussi, avec autant d'éclat et de chaleur.

Après quelque temps, après des années d'une croissance d'autant plus difficile que la tutelle se prolongeait, elle crut que l'heure avait enfin sonné. Elle était majeure et les espoirs qui avaient accompagné sa naissance, entouré les premières manifestations de sa petite personnalité, revinrent en foule marquer une nouvelle étape de sa vie. On s'empressa autour d'elle et, à la lueur de deux incendies successifs, on crut entrevoir de nouveau le brillant avenir qui lui était réservé. On décida qu'elle serait libre, qu'elle aurait des biens, qu'elle ferait l'orgueil de siens, qu'elle serait, pour une jeunesse, éprise de science et de beauté, le flambeau toujours allumé éclairant la route montante. Le peuple, dont elle embrassait la cause, comprendrait sa mission et l'aiderait à la remplir, s'élevant du même coup avec elle. Car, si elle désirait être riche, ce n'était pas pour elle. Ses trésors, son expérience, son nom, son dévouement : elle offrirait tout cela aux autres, à ceux qui s'adresseraient à elle et qu'elle renverrait ensuite dans la vie, plus forts et plus résolus.

Et puis, soudain, le rêve se brisa; l'élan donné s'arrêta. Des murmures s'élevèrent, puis des cris. Elle avait grandi trop vite ! Elle avait vu trop vaste ! Son orgueil l'avait perdue ! Ceux qui pensaient la servir l'avaient trahie, compromise, volée. On pouvait maintenant se passer d'elle. Où était l'or qu'on lui avait donné, même celui qu'on avait promis de lui verser ? Elle avait, disait-on, renié la foi de son baptême, manqué à ses devoirs envers la patrie. Sa famille ne voulait plus la reconnaître, n'osait même plus parler de "celle qui avait mal tourné". Rumeur infâme, dont ceux-là, qui l'ont répandue, devront un jour payer le prix.

L'aider à se relever ? L'empêcher de mourir ? Pourrait-il, peut-il encore en être question dans un monde où

le bulletin de vote a plus de poids qu'une idée ? A quoi bon, du reste ? Elle n'a plus rien à offrir, si ce n'est un immeuble aux murs sales et, là-bas, sur le flanc d'une montagne, le vaste édifice abandonné qu'on avait rêvé pour elle. Elle ne peut rapporter aucun profit, aucun succès notoire, aucune situation lucrative. Et les autres, la foule innombrable de ceux qui ne veulent jamais se compromettre avec les pauvres, avec les faibles, la foule de ceux qui ne remontent jamais un courant, la voyant dénuée de tout, abandonnée, sans défense, détournent la tête avec dédain ou indifférence : "Nous ne la connaissons pas !"

"Elle a mal tourné !..." Son sort n'intéresse vraiment plus personne, sauf quelques "rêveurs" incorrigibles : une poignée de fidèles. Parmi ceux qui ont le plus reçu d'elle, aux premiers comme aux derniers rangs, c'est la défection, la mésentente. Les uns disent : "Peine perdue. Vous ne parviendrez jamais à lui rendre la vie. Vous gaspillez votre temps et votre argent". D'autres : "Qu'elle périsse, car elle a péché". Comme si eux-mêmes étaient intégralement honnêtes, purs et justes. D'autres encore : "Nous voulons savoir tout ce qui s'est fait et dit à propos d'elle. Nous voulons une enquête. Ceux qui ont pris soin d'elle viendront devant nous. Nous les forcerons à avouer, à nous dire, sou par sou, ce qu'ils ont dépensé pour elle".

"Elle a mal tourné !" Voilà ce que l'on pense, ce que l'on chuchote, tout en se défendant d'avoir cherché à la perdre. Lorsqu'on parle d'elle, c'est comme d'un garçon ou d'une fille coupable qui a déshonoré sa famille. Tout bas ! Tout bas ! Et puis, on ne se montre pas dans la rue avec un pauvre honteux ! On ne se compromet pas pour une cause dont la majorité se désintéresse, dont l'opinion publique n'a que faire ! A d'autres les causes qu'on dit mauvaises parce qu'on ne les connaît pas, parce qu'on ne veut pas les connaître !

Mais que, demain, la fortune revienne, et tous les autres reviendront aussi : ceux qui se seront détournés en haussant les épaules, ceux qui auront accueilli la médisance et ceux qui auront ricané, ceux qui se seront frotté les mains en prévision de l'échec final, ceux-là mêmes qui auront trahi et qui, tous, sentant de nouveau le vent gonfler les voiles, voudront avoir leur place sur le navire en partance, avoir leur part de profits et d'honneurs. Ce jour-là, il y aura cependant quelques comptes à régler. Et ce jour-là viendra. Dans la petite troupe des incorrigibles "rêveurs", ni la médisance ni la calomnie ni l'injustice ni l'ignorance ni la trahison n'ont encore pu abattre les courages. Les souffles empoisonnés n'ont pas encore éteint la modeste flamme qui fut allumée, il y a tout juste soixante ans, et qui ne cesse de briller dans les ténèbres !

Jean-Baptiste.

Nos Parlementaires Provinciaux et l'Université

Le 24 mars dernier, Me. Arthur Vallée, président de l'Association générale des Diplômés de l'Université de Montréal, adressait aux quatre conseillers législatifs et aux seize députés, actuellement en session à Québec, et tous anciens de l'Université, la lettre suivante qui se passe de commentaires :

Cher Monsieur,

Le Parlement provincial entre en session. Parmi les problèmes dont il aura à s'occuper, il en est un particulièrement angoissant : celui de l'Université de Montréal.

Vous n'ignorez pas la situation précaire de cette maison d'enseignement professionnel et supérieur dont la disparition serait un désastre pour les Canadiens français de la Métropole et de toute la province. A plusieurs reprises, l'Action Universitaire a fait appel aux Anciens dont c'est le devoir de ne rien négliger pour assurer le sauvetage de leur Alma Mater. Vous êtes au nombre de ces Anciens. Qui plus est, en vertu des fonctions que vous remplissez au Conseil législatif¹, vous disposez d'une influence dont votre Université est en droit d'attendre les plus heureux effets.

Au cours de la campagne électorale de novembre dernier, plusieurs d'entre vous ont promis de s'occuper du problème universitaire. Nous avons la ferme conviction que les quatre diplômés qui siègent au Conseil législatif et les seize autres diplômés qui font partie de l'Assemblée législative sont unanimes à reconnaître l'importance de l'Université de Montréal, à redouter les conséquences qu'entraînera sa disparition, à déplorer la lamentable situation de leur Alma Mater, à admettre l'urgence d'une mesure de salut qui fera cesser le scandale.

L'Association des Diplômés espère qu'à la Chambre ou devant le peuple vous saurez défendre les droits de l'enseignement supérieur. Elle compte qu'avec votre appui l'Université de Montréal échappera au sort qui l'attend si rien n'est fait tout de suite pour lui permettre de poursuivre son œuvre. Les intérêts supérieurs des Canadiens français valent bien quelques sacrifices nouveaux. Ils exigent, en tout cas, la solution immédiate et définitive d'un problème dont les Anciens de l'Université — et vous en êtes — n'ont pas le droit de se désintéresser.

Recevez, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués et cordiaux.

ARTHUR VALLEE,

Président de l'Association générale des Diplômés de l'Université de Montréal.

Huit députés, dont deux ministres, ont répondu à M. Vallée. L'honorable M. David et M. Maurice Duplessis ont simplement accusé réception de la lettre et accueilli la requête "avec bienveillance". Voici le texte des autres lettres qui témoignent, comme les deux premières, de la sympathie cordiale dont l'Université est l'objet de la part de ses Anciens. Heureux signe des temps, croyons-nous.

Cher monsieur,

J'ai bien le plaisir d'accuser réception de votre lettre en date du 24 courant.

Je partage absolument vos vues, et les Canadiens français ne doivent rien négliger pour assurer la survivance de l'Université de Montréal, afin que cette institution puisse continuer à former notre jeunesse.

Ceux qui ont les intérêts de l'Université à cœur peuvent compter sur mon entière collaboration.

ZENON LESAGE.

*

Cher Monsieur Vallée,

J'ai lu avec intérêt votre lettre du 24 courant, dans laquelle vous attirez mon attention sur le sort de l'Université de Montréal, auquel je suis loin d'être indifférent, veuillez m'en croire.

Qu'il me suffise de vous répéter ma sympathie pour cette institution dont je souhaiterais voir régler le sort au cours de la présente Session.

1.—La lettre aux députés comporte une variante.

Nous avons déjà d'ailleurs commencé à en parler et je vous répète qu'en autant que je suis concerné je ferai tout en mon possible pour améliorer la situation de l'Université de Montréal.

HONORE MERCIER.

*

Cher monsieur Vallée,

Je reçois votre lettre en date du 24 courant, dans laquelle vous me parlez de la situation angoissante dans laquelle se débat l'Université de Montréal.

Soyez assuré, cher monsieur, que tout ce que je pourrai faire pour mon Alma-Mater, et comme député à l'Assemblée Législative, je le ferai de grand cœur. Vous pouvez compter sur mon appui le plus entier.

ARTHUR RAJOTTE.

*

Cher monsieur Vallée,

J'ai reçu votre lettre concernant l'Université de Montréal. Veuillez croire que je serai très heureux de seconder les demandes que l'Université et votre Association feront au gouvernement.

LUCIEN DUGAS.

*

Cher monsieur,

J'accuse réception de votre lettre du 24 écoulé.

Je me ferai un devoir et un plaisir d'appuyer en Chambre toute résolution favorable à votre institution.

Votre bien dévoué,

Dr L. DUGUAY.

*

De son côté, M. Paul Gouin, après avoir reconnu que le problème de l'Université est angoissant, écrit à M. Vallée :

"Tout d'abord, nous n'aurons pas de difficulté à nous entendre. Vous savez que, pour ma part, je reconnais et professe que l'enseignement supérieur doit être sauvegardé et protégé. A plusieurs reprises, mes amis et moi-même l'avons défendu..."

Par ailleurs, le 8 avril, Me. Arthur Vallée écrivait à l'honorable M. Bouchard, ministre de l'Industrie et du Commerce, une lettre que nous publierons dans notre prochaine livraison avec la réponse que, d'ici là, M. Bouchard nous aura sûrement fait tenir. Comme nos lecteurs s'en doutent un peu, il s'agit de "secours direct" et de travaux de chômage.

*

Enfin, nous apprenons au moment d'aller sous presse que le docteur Albini Paquette (Médecine 1926), député de Labelle (Action Libérale Nationale), a éloquemment plaidé la cause de l'Université dans un discours prononcé en pleine Assemblée législative, le 15 avril. Voici, d'après *Le Devoir* du 16, en quels termes le docteur Paquette s'est exprimé :

"Je désirerais maintenant attirer l'attention de cette Chambre sur les besoins de l'Université de Montréal. C'est une des bases essentielles de notre progrès à nous, Canadiens français, et je suis sûr qu'il n'est personne en cette Chambre qui ne s'intéresse vivement à cette importante question. Et pour ma part, je suis prêt à voter tout octroi essentiel qui sera présenté devant cette Chambre pour l'Université de Montréal..."

"Il faut que la Chambre soit généreuse, et cela pour le salut de notre avenir. Quand nous aurons laissé sombrer l'Université de Montréal, quand nos grandes collections scientifiques prendront le chemin de l'étranger, nous ne serons guère avancés."

Bravo ! cent fois bravo ! docteur Paquette !

Un tournant d'histoire

En Marge de "La découverte du Canada" Par Lorenzo Cadieux, s.j.

DEPUIS 1934, la glorieuse carrière de Jacques Cartier est l'occasion d'études historiques de tout genre : biographies et relations de voyages aux titres flamboyants¹ alternent avec le volume d'histoire générale. Au milieu de cette gerbe offerte à notre découverte, je remarque *La découverte du Canada*, la plus jolie fleur ouvragée de M. l'abbé Lionel Groulx. Elle ne sent pas l'herbier, elle respire plutôt la vie... d'un siècle. L'œuvre apparaît définitive, mais l'auteur n'aime guère cette épithète. Historien consciencieux, formé aux meilleures méthodes critiques, il "ne croit pas à la chimère de l'histoire définitive".

Croira-t-il aux éloges ? Il les mérite pourtant, cet homme qui possède l'art de charmer la jeunesse étudiante, de la galvaniser pour les luttes nationales et... morales, cet ardent qui ne déçoit pas ! Son prestige rayonne jusqu'à l'étranger. Au mois d'août 1934, le P. Doncoeur le présentait aux lecteurs des *Etudes* comme le meilleur historien du Canada... qui sonde toujours plus profondément les problèmes, construit son ouvrage "à la française", c'est-à-dire préfère aux caprices de l'imagination les ordonnances bien équilibrées; de là cette impression de grandeur qui provient des horizons bien ouverts où le regard se repose sans s'égarer.

Vraiment, le maître à qui est confié la chaire d'Histoire du Canada à l'Université de Montréal possède la puissance d'élargir les horizons... d'en suggérer de nouveaux, par exemple sur l'atmosphère fiévreuse du XVI^e siècle où prirent naissance les causes de la découverte du Canada.

Le XVI^e siècle est l'évocation d'une époque prodigieuse, d'un tournant d'histoire. Si nous allons écouter aux portes de ce siècle troublé, bientôt nous percevons les murmures de trois grands courants d'idées qui submergent l'Europe, la bouleversent de fond en comble, ferment l'histoire médiévale, ouvrent celle des Temps Modernes et caractérisent la période la plus tourmentée en tous les domaines qu'a connue le monde. Décrivons à grands traits la *Renaissance*, la *Réforme*, les *Découvertes*.

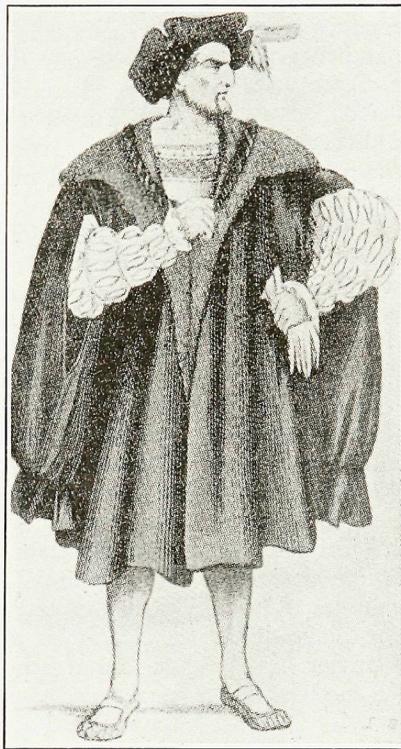
La *Renaissance* est une révolution intellectuelle, une rupture avec les idées, la littérature, l'art du Moyen Age, et un retour au génie de l'antiquité gréco-latine. Cette rupture commence au lendemain de la chute de Constantinople. Des savants grecs, chassés de leur Athènes, émigrent dans la patrie de Virgile. Florence, Milan, Rome, Naples accueillent à l'envi ces semeurs d'idées et devien-

nent autant de foyers de culture d'où jaillit un frémissement de vie intellectuelle intense. Cette résurrection soudaine de la glorieuse antiquité produit une impression extraordinaire sur les esprits élevés; elle ouvre les avenues de la gloire à une suite magnifique de maîtres formés aux rigoureuses méthodes de l'esprit scientifique. Une ère nouvelle va s'ouvrir pour les lettres et les arts. Besoin de création, besoin de reclasser les valeurs, besoin de vivifier les disciplines appauvries.

Ainsi, au contact de la pureté des chefs-d'œuvre anciens, les lettres se raniment, s'épanouissent avec Pic de la Mirandole, avec Erasme, prince des humanistes. Et les arts se revêtent d'une incomparable splendeur. C'est, avec Raphaël, la rénovation de la peinture; avec Bramante, celle de l'architecture; avec Michel-Ange, une formule nouvelle en sculpture. C'est aussi un esprit nouveau: un souffle païen circule à travers cet humanisme, pénétrant jusque dans les âmes chrétiennes pour les mieux intoxiquer, et balayer l'atmosphère surnaturelle du Moyen Age. Cet esprit de scepticisme provoque une dépression religieuse générale, prépare la Réforme.

En parallèle avec la Renaissance et parfois se confondant avec elle, se propage un autre courant d'idées révolutionnaires, la *Réforme*. C'est encore une rupture avec le Moyen Age, une réaction contre les abus dans l'Eglise; mais cette réaction devient tellement violente qu'elle dépasse le but de ses promoteurs, renverse toute barrière, tourne à l'anarchie, introduit le schisme, brise l'unité de la foi chrétienne. Un démagogue de génie, apostat irascible, passionné à l'extrême, la bouche pleine de cris de foi et de sarcasmes diaboliques, s'est rencontré pour capter à son profit cette vague antireligieuse

et s'en faire un instrument de politique; Martin Luther. En 1520, il lève l'étendard de la révolte, brûle publiquement la bulle qui l'excommunie, soulève l'Allemagne contre Rome, exalte le nationalisme allemand, attise les convoitises contre les richesses du clergé, fanatisant le peuple contre les princes, et les princes contre les paysans, "ces bêtes enragées". C'est la guerre, le vol, l'incendie. La doctrine du "pur Evangile" se répand comme la foudre. Ses apôtres courent de ville en ville, de Worms à Cologne, d'Augsbourg à Paris, de Genève à Londres... mettant le feu aux quatre coins de l'Europe, semant dans les coeurs la haine de la papauté, l'amour de la volupté, le rejet de toute discipline doctrinale et morale. Une agitation voisine de la folie grise le monde... La tourmente, partie de la Germanie, traverse l'Europe, s'abat lourdement en Suisse et en France pour en faire jaillir le calvinisme; en Angleterre, l'Anglicanisme; en Ecosse, le Puritanisme... L'Europe se déchire profondément; une moitié se détache de Rome pour suivre des réformateurs tels que Luther, Henri VIII, Zwingli, Calvin... Cette crise religieuse est un signe de ces temps frénétiques. En voici un autre.



JACQUES CARTIER,
d'après une gravure de son temps.

1.—*La merveilleuse aventure de Jacques Cartier*, brillamment évoquée par M. Marius Barbeau; peut-être cette fresque manque-t-elle un peu d'ampleur? *La grande aventure de Jacques Cartier* de M. Camille Pouliot. L'auteur, après avoir reproduit le récit des deux premiers voyages de Cartier, glane des renseignements historiques autour de Gaspé; ils enrichiront la petite histoire. *Gaspé depuis Cartier*, de M. l'abbé C.-E. Roy, est une bonne contribution au régionalisme gaspésien. *Notre Jacques Cartier*, de M. l'abbé A. Desrosiers, intéressera les jeunes à notre belle histoire.

A la fin du XVe siècle, toute l'Europe fut secouée d'une vive émotion... Un événement d'une importance primordiale venait de s'accomplir: un monde était découvert, et cette découverte disloquait, désorganisait le vieux continent, signifiait une révolution économique et politique. Les richesses de l'Amérique, aussitôt soupçonnées, une poignée d'explorateurs surgit, une armée de conquérants se lève pour s'abattre bientôt sur les Antilles, le Mexique, le Pérou. Alors commencent les voyages des lourds galions drainant en Espagne des charges d'or et d'argent... Les pauvres deviennent riches, les riches, millionnaires; le commerce et l'industrie prennent un essor inouï.

Tandis que les Espagnols possèdent les routes maritimes de l'Occident, les Portugais, ces navigateurs de race, cernés par la puissante Espagne et réduits à chercher sur l'océan des ressources naturelles, se mettent en quête de nouveaux débouchés. Ils se lancent vers l'inconnu, explorent le continent noir qu'ils jalonnent de comptoirs, franchissent la ligne équatoriale, atteignent le Cap des Tempêtes avec Diaz, traversent, avec Vasco de Gama, l'océan Indien pour trouver enfin une nouvelle route vers les Indes. Cette voie, les nations marchandes de l'Europe la cherchaient depuis que les Turcs bloquaient le Bosphore, c'est-à-dire depuis la chute de Constantinople. Le chemin de l'Orient fermé, l'axe du monde commercial fut déplacé, jeté en dehors du bassin méditerranéen. Il fallait rechercher de nouvelles voies maritimes vers l'Asie et les Indes, pays de la soie et des épices. Et voilà comment, en voulant relier l'Europe à l'Inde, par le chemin le plus court, Colomb découvrit la route occidentale de l'Amérique.

Ce marin de génie, au courant de tous les progrès modernes: boussole, poudre à canon, imprimerie, caravelle, en contact avec les savants de son époque, Italiens, Grecs, Juifs, Musulmans, élabore une synthèse de toutes les connaissances nautiques, se persuade que la terre est ronde et qu'il peut atteindre les Indes. La distance séparant l'Espagne de l'Asie ne saurait avoir une grande extension puisque le globe terrestre, croit-il faussement, ne mesure que 180 degrés... Ses désirs enfin exaucés par les Rois Catholiques, il part. Ce merveilleux réalisateur, voyez-le, debout à l'avant de son navire, face à Dieu, cingler à la recherche de nouvelles étoiles, à l'immortelle découverte d'un nouveau monde...

Après son retour triomphal, la fièvre de l'aventure se propage en Europe à la vitesse de la lumière. C'est la course aux pays fabuleux, et le monde en désarroi. Terre! Terre! Ces mots résonnent comme une épopée au cœur de la jeunesse européenne dont les désirs excités par les *conquistadores*, galopent vers ces mondes de rêve. Quels jeunes hommes de vingt ans, aux yeux pleins d'audace fascinés par ces "horizons qui invitent aux âpres héroïsmes", hésiteraient à courir une pareille aventure romanesque?

Voilà le tableau de l'Europe au XVIe siècle. Une époque frissonnante de rénovation, de bouillonnements d'idées, de perturbations de cauchemars, sous l'influence de trois forces actives et souvent dissolvantes: la Renaissance, la Réforme, les Découvertes.

Dans cette atmosphère de fièvre, dégageons les principaux mobiles de la découverte du Canada; du coup, nous reconnaitrons la main de la Providence dans la suite des événements. L'homme propose, s'agite, mais toujours Dieu le mène, gouverne en vue de sa plus grande gloire. S'il permet la guerre, par exemple entre Charles-Quint et François Ier, c'est en vue d'un plus grand bien; s'il suscite des découvreurs, c'est pour la conquête des âmes.

Pendant que les audacieux Espagnols se lançaient sur les routes de l'Occident et les hardis Portugais sur celles de l'Orient, pendant que l'Espagne faisait affluer l'or dans

ses ports de mer, Charles-Quint devenait roi d'Espagne, maître de l'Autriche, des Pays-Bas, d'une partie de l'Italie et du Nouveau Monde. Politique froide, sombre, sans humour, d'une activité dévorante, d'une prévoyance lointaine. Du fond de son Espagne, ce monarque dicta ses volontés césariennes à ses contemporains. Il n'est pas aimé. Il n'est pas heureux: l'ambition le ronge. A sa collection de royaumes, il faut un nouveau bijou: la France. En 1519, Charles-Quint est porté au sommet de la puissance en héritant de l'Empire germanique. Du coup, l'équilibre européen bascule, les petites Puissances tremblent, les Italiens jettent les hauts cris, le Portugal s'agite, la France s'affole, se croit perdue, puis retrouve son équilibre en portant les yeux sur son chef, François Ier.

Voici le rival de Charles-Quint. Prince séduisant, chevaleresque, idole de ses soldats, ami des lettres et des arts, un peu libertin, ayant au plus haut degré l'air et les goûts d'un gentilhomme, bref, le plus français des rois de France. S'il manquait de cette application méthodique au gouvernement qui caractérisait Charles-Quint, il sut déjouer ses plans, desserrer l'étau de fer... Pour conserver l'existence avec l'indépendance de son royaume, il va se mesurer avec ce géant. Irrité de l'élection de Charles-Quint à la tête de l'Empire, il lui signifie un ultimatum. C'est la bataille. Mais il faut compter avec le nerf de la guerre et le trésor royal est plutôt vide depuis que ses prédécesseurs, Charles VIII et Louis XII, ont dépensé follement au cours des guerres d'Italie pour récolter un peu de gloire et beaucoup de fumée. François Ier a prévu cette impasse. Il vient de trouver une nouvelle formule politique, prometteuse de richesses; il est à la veille d'inaugurer la politique coloniale de la France.

Depuis la découverte du nouveau monde et des routes maritimes des Indes, l'Espagne et le Portugal étaient les maîtres des mers. Ils détenaient le monopole des découvertes et du commerce colonial, monopole que leur garantissaient, dans un but de paix, les Brefs d'Alexandre VI et le traité Tordesillas. Ce traité réservait aux Espagnols toutes les terres découvertes à l'Ouest du méridien passant à 370 lieues au large des Açores, — c'est la fameuse ligne de démarcation — ou "ligne alexandrine"; et toutes les terres découvertes à l'Est de ce méridien devaient appartenir aux Portugais. Par cet avantage concédé aux royaumes de la péninsule Ibérique, avantage dont ils se prévalurent longtemps pour exclure les autres peuples du partage de l'Amérique, deux puissances se trouvaient lésées, paralysées dans leur rêve d'expansion: la France et l'Angleterre. Armateurs de toutes nationalités, tels Jean Ango, Verrazano, Cabot, réclamaient incessamment la liberté des mers. François Ier lui-même voit avec dépit l'Espagne et le Portugal se tailler des empires à leur fantaisie. Un jour, il déclare avec humeur et non sans humour aux envoyés de Charles-Quint, qu'il désirait bien voir la clause du testament d'Adam pour apprendre comment celui-ci a partagé le monde.

En 1523 François Ier inaugure sa politique coloniale avec Verrazano. Cet aventurier rêve de trouver la Chine par le pôle boréal. Dans ses voyages, il aborde en Floride et longe le littoral américain. Sur ces entrefaites, le roi de France est vaincu à Pavie, emprisonné à Madrid. Il attendra des jours meilleurs où le règlement des affaires européennes lui permettra de donner suite aux expéditions de l'infortuné Verrazano, disparu sur les côtes du Brésil. Sa délivrance obtenue, la trêve de Cambrai signée avec son formidable cousin puissant, François Ier reprend ses projets de conquêtes coloniales. Il lui faut une revanche. D'ailleurs, le prestige de la France est en jeu; elle sera évincée, si elle ne participe à cette lutte économique, à cette chaude com-

pétition commerciale des autres nations. Pour servir ses desseins, le roi choisit un marin de renom, Jacques Cartier.

Jacques Cartier est un fort, un volontaire. Ce navigateur audacieux, d'une énergie toute bretonne qui s'alimente à un cœur d'apôtre, possède une qualité rare, la patience. Cette patience intelligente lui révèle les secrets de l'art nautique; cette patience ardente l'acheminera à l'immortalité. Un portrait connu le représente debout, accoudé au bastingage du navire, le visage tendu, les yeux d'une fixité étrange, celle du visionnaire devant un projet où l'Eglise et la France seront glorifiées. Pour lui, la grande aventure n'a que des charmes; depuis son enfance, il s'y prépare. Jacques vécut à Saint-Malo, "dans la pittoresque cité, entourée de remparts, nid de corsaires et de marins dont les exploits ont porté le nom aux quatre coins du monde" (Jean Bruchesi, *Histoire du Canada pour tous*, tome I.).

L'écho des découvertes qui marquèrent la fin du siècle précédent enchantait sa jeunesse. Il connut le secret de Terre-Neuve que ses compatriotes se vantaient de posséder; ce fut, dit-on, le point de départ des explorations de 1534. Quelques années après son mariage, il inaugure sa carrière d'explorateur sur le littoral du Brésil, visité par Cabral en 1500. Mais ce n'est pas le mirage brésilien qui doit rendre célèbre ce Français: d'autres régions l'attirent, ces régions du Nord de l'Amérique où Verrazzano, après Colomb et Cabot, avait cherché vainement le passage vers le Cathay².

En 1533, François Ier l'autorise à "voyager, découvrir et conquérir à Neuve-France où doit se trouver grande quantité d'or et aussi afin de porter la lumière de l'Evangile aux nations infidèles". Muni de la commission royale qui lui reconnaissait la qualité de capitaine de vaisseau, titre fort envié à son époque, Cartier fait ses préparatifs. Rien maintenant ne l'arrêtera, ni les menées secrètes des agents portugais, ni l'hostilité des marchands de sa ville natale que, seules, les pêcheries de Terre-Neuve intéressaient... Dieu le protège, son roi l'aide.

Enfin, le 20 avril 1534, deux vaisseaux s'éloignaient du rivage de Saint-Malo, fuyant vers ces terres mystérieuses que l'imagination des contemporains (d'un Rabelais en particulier) exaltée par ces récits fantaisistes, transformait en paradis terrestre, couvert de cités merveilleuses, de montagnes d'or et de mille châteaux d'Espagne... Le voyage est connu... Les deux petits navires aux voiles brisées de fatigues, poussés par la tempête, entrent dans le couloir du fleuve pour s'abriter dans un port de mer splendide. La Providence avait conduit Cartier aux portes d'un monde nouveau afin d'en prendre possession au nom du roi des cieux et du roi de France, afin d'y dresser un phare spirituel pour éclairer la route des tribus errantes...

De ce raccourci historique se dégagent, évidentes, les causes de la découverte du Canada.

Un dessein providentiel: la conquête des âmes d'un nouveau monde à Jésus-Christ;

Un dessein politique: la conquête d'un empire colonial permettant à François Ier de contrebalancer la puissance de Charles-Quint;

Un dessein économique: la conquête de nouvelles richesses permettant à la France de participer à la rivalité commerciale des autres nations.

Un homme s'est rencontré pour réaliser ce triple dessein: Jacques Cartier.

Mais Cartier est-il le vrai découvreur du Canada? On lui conteste ce titre. Des jaloux l'attribuent aux pêcheurs

Bretons et Normands parce qu'ils connaissaient, dès le XIV^e siècle, les côtes du Labrador et de Terre-Neuve. En 1933, à Montréal, des Italiens ont érigé, sans aucune autorisation officielle, un monument à l'honneur de Cabot, découvreur du Canada. Pardonnons un mouvement d'enthousiasme national... peu scientifique. Le fascisme s'en permet bien d'autres! Il ne faut pas confondre la notion de découvreur et de pseudo-découvreur. Pour être découvreur, il ne suffit pas de visiter au hasard une terre barbare, toucher une côte inconnue à la suite d'un naufrage, franchir une rivière que personne n'a encore vue. "Un découvreur est un chef d'expédition, muni d'une commission de l'Etat pour prendre officiellement possession d'un pays non civilisé" En outre, il doit rapporter des preuves et donner suite à sa découverte par la colonisation de ces terres nouvelles. Or, ni les Bretons ni les Normands n'ont reçu de mission officielle et n'avaient envie de découvrir des terres pour les habiter ou les faire connaître aux nations. Ils n'ont d'autres visées que de s'enrichir par la pêche.

Les Cabot, au service de l'Angleterre, ont découvert ou le Cap-Breton ou Terre-Neuve ou le Labrador. Voilà ce qu'ils croient et même sur ce point important ils ne s'entendent pas. De leur premier voyage, ils n'ont rapporté aucun indice, aucune preuve matérielle, si ce n'est des histoires incroyables. Ils sont descendus quelque part, disent-ils, et y plantèrent le drapeau de Venise. Dans ce cas, ont-ils accompli le mandat de découvreurs au nom du roi d'Angleterre puisque, "selon le droit international, le découvreur doit prouver sa découverte, dire au nom de quel Etat il l'a faite, et quel Etat l'a autorisé à agir en son nom"? A supposer qu'ils aient planté les 2 drapeaux, vénitien et britannique, leur commission serait encore fautive parce qu'ils n'étaient pas autorisés à le faire. Au dire de l'abbé Groulx "Sébastien Cabot fut un fumiste génial, un maître dans l'art de mystifier et de brouiller les cartes." Voilà la pseudo-découverte de Cabot.

La découverte de Jacques Cartier présente de meilleures garanties. Les preuves abondent: le récit de son voyage circonstancié, tout particulièrement la descente à Gaspé, la prise de possession de ce pays. De retour à Saint-Malo il présente à la cour, deux indigènes, preuves suffisamment tangibles de sa découverte. Dans un second voyage, ses explorations, son hivernement à Stadaconé, son essai de colonisation établissent les droits imprescriptibles de la France sur la vallée laurentienne.

Voilà la gloire de Jacques Cartier; fervent chrétien, il parsema de croix le littoral canadien; conquérant hardi, il donna un exemple d'énergie; patriote éclairé, il mérita à la France un empire plus ruisselant riche que le Pérou.

Voilà aussi la leçon de l'Histoire, cette reine qui fait apprécier le patrimoine ancestral, lourde d'expérience et de sagesse, qui distribue la culture amassée par les pères dans toutes les branches du savoir, ressuscite les gloires avec les revers, rappelle que la patrie se "compose de plus de morts que de vivants". Et nous ne pouvons pas mépriser les leçons de vie de cette armée de morts, de héros, de saints; ce serait trop injuste, trop barbare. Aimons donc l'histoire, la nôtre, nous y apprécierons nos origines, nous y comprendrons enfin l'âme de notre peuple, "nous y apprendrons, comme nous le dit avec tant d'autorité M. l'abbé Lionel Groulx, à ne plus nous laisser traiter en ce pays comme une race inférieure. Nous cesserons de penser comme un peuple de vaincus."

Lorenzo Cadieux, S.J.

2.—*Histoire du Canada pour Tous*, Tome I, par Jean Bruchesi.

LES ENFANTS ET LA LECTURE Par Hélène Grenier



Un article récent des *Nouvelles Littéraires*, intitulé : "De Goupil à Hank le Trappeur", décrivait les livres et albums pour les enfants, éclos aux vitrines des libraires de Paris, à l'approche de la Noël. Nous pensions, en le lisant que toutes ces richesses spirituelles et intellectuelles sont accessibles aux enfants

de tous les pays du monde, excepté à ceux de chez nous.

Certes, il y a encore dans la province de Québec, des parents qui tiennent à placer dans les mains de leurs petits, des livres à la fois divertissants et propres à former leur intelligence et leur goût. Ces parents sont rares et leur tâche difficile. La crise a forcé les libraires à diminuer de plus en plus leur stock. Ils ne commandent que les volumes dont la vente immédiate est assurée. Le papa ou la maman qui, à l'occasion du Jour de l'An ou d'un anniversaire, entre dans une librairie pour choisir un volume, se trouve en face d'une collection souvent décourageante.

On ne peut reprocher aux libraires cet état de chose. Si la vente des livres était certaine, nous n'en connaissons pas un qui refuserait de s'approvisionner convenablement. Mais, nous l'avons dit, rares sont les pères et les mères qui se préoccupent des lectures de leurs enfants. Nous n'en parlerons pas.

Il s'agit des autres!... Surtout des enfants des autres!...

Notre population adulte ne connaît guère la valeur spirituelle du livre, le charme de la lecture; comment l'enseignera-t-elle?... Elle a grandi dans cette ignorance et, croit-elle, ne s'en porte pas plus mal; elle trouve plus utile de dépenser le peu d'argent dont elle dispose pour ses menus plaisirs, en cinéma ou en journaux et revues de quatorzième ordre. De plus, eût-elle le goût de la bonne lecture, elle aurait de la difficulté à se la procurer. Les livres coûtent cher et la province de Québec est un pays à peu près sans bibliothèque.

Comment donc les enfants apprendraient-ils à bien lire si leurs guides naturels ne la savent pas eux-mêmes?

Combien surprenant, toutefois, qu'issus d'un milieu où on ne lit pas, les petits Canadiens français aient le goût de la lecture! Combien consolant de constater que ce goût existe vraiment chez eux et ne demande qu'à être cultivé, développé!...

La dévouée bibliothécaire de la *Children's Library*, installée à la Bibliothèque Fraser, en dirait long sur nos jeunes compatriotes qui vont, les larmes aux yeux, lui demander des livres. Quelle anomalie que ce soit nos frères anglophones qui, dans ce domaine, s'occupent de nos enfants! C'est aussi un danger que ne peuvent ignorer les apôtres de la reffrançaisation.

Dans une grande bibliothèque de notre ville, le samedi, l'affluence des lecteurs oblige à refuser l'entrée aux enfants.. Le samedi!... Et justement il n'y a pas de classe!... Pas un de ces jours ne passe sans que plusieurs enfants viennent demander des livres! Nous savons, par expérience, combien il est pénible au coeur des bibliothécaires de les leur refuser.

Cela prouve que les petits Canadiens français ne refusent pas de passer les après-midi de congé, surtout quand la température est mauvaise, à feuilleter des beaux livres dans un atmosphère accueillante et reposante.

Ce n'est pas tout d'aimer à lire, il faut apprendre à bien lire. On n'ignore pas l'influence qu'exerce la fréquentation des livres, les avantages précieux et innombrables qui en résultent.

Le plus évident de ces avantages, — c'est presque un lieu commun de le mentionner, est le développement de l'intelligence. Les enfants, comme chacun sait, sont doués d'une souplesse d'esprit, d'une facilité d'assimilation qui nous émerveillent chaque jour. En les mettant en contact avec la richesse livresque il n'est guère nécessaire de démontrer quel monde merveilleux nous leur ouvrirons.

En leur permettant de fréquenter la littérature enfantine de tous les pays, on déposera, en quelque sorte, le monde à leurs portes. On fera naître en eux ce que monsier Paul Hazard appelle: "le sens de l'humanité". Écoutez ce que dit l'auteur de ce livre admirable *Les livres, les Enfants et les Hommes* "Jeune, j'ai eu des visions de toute la terre, je m'en souviens. De ma ville sans horizon, je me suis évadé un jour; et suivant, à travers les pages d'un beau livre, deux garçons de mon âge, j'ai fait le tour de ma France: André, Julien et moi-même; le Tour de la France par trois enfants. Un autre jour, j'ai vu la plaine de Castille, chauffée à blanc par le soleil, ses routes où chaque pas fait voler la poussière, ses auberges aventureuses, entraîné par Don Quichotte et par Sancho; j'ai connu les chênes-lièges et les buissons sauvages de la Sierra Morena. J'ai imaginé les îles désertes, les mers boréales; j'ai vécu en Afrique au pays des pygmées, qui ne m'ont pas étonné après Lilliput; j'ai habité la case de l'Oncle Tom et j'ai cultivé la canne à sucre en compagnie d'esclaves noirs... Où ne suis-je pas allé avec Jules Verne? jusqu'au fond des eaux; et j'ai vu

...les azurs verts où, flottaison blême

Et ravie, un noyé pensif parfois descend...

Oui, les livres des enfants entretiennent le sentiment de la nation: mais ils entretiennent aussi le sentiment de l'humanité. Ils décrivent la terre natale avec amour; mais ils décrivent aussi les terres lointaines où vivent nos frères inconnus. Ils traduisent l'être profond de leur race; mais chacun d'eux est un messager qui franchit les mers et qui va chercher des amitiés jusqu'à l'autre bout du monde. Chaque pays donne et chaque pays reçoit; innombrables sont les échanges; et c'est ainsi que naît, à l'âge des impressions premières, la république universelle de l'enfance."

Il est permis de penser, en lisant cette page de l'éminent professeur de Littérature comparée, que cette "république universelle de l'enfance" forme une Société des Nations plus forte que celle de Genève, la politique et les egoïsmes nationaux en étant exclus.

La littérature enfantine, depuis quelques années, à cause de très grand essor donné aux bibliothèques pour les petits, s'est considérablement améliorée. On s'applique à fournir à ces jeunes esprits, des volumes bien faits, abondamment illustrés. On prend grand soin de placer sous leurs yeux des images artistiques, une typographie claire et agréable, afin de les habituer à discerner le beau du laid et ainsi former cette qualité si précieuse: le goût.

Les parents se plaignent souvent de ne savoir quoi faire de leurs enfants les jours de mauvais temps où le jeu au grand air leur est interdit. C'est qu'ils n'ont pas découvert quelle ressource leur offre le goût de la lecture. Nous connaissons pourtant quelques jeunes personnes qui n'ennuient jamais leurs mamans ces jours-là. Pour elles rien ne vaut une après-midi passée à feuilleter l'*Encyclopédie de la Jeunesse*. Et nous songeons à l'expression ravie

Diplômés, soyez des nôtres le 29. Lisez l'article de la page 107.

de l'une d'elles qui nous accueillit un jour par ces mots : "Tu sais, je n'ai pas perdu ma journée, j'ai appris d'où nous viennent les larmes."

S'est-on jamais arrêté à réfléchir sur le rôle que jouent les lectures enfantines dans le choix d'une carrière? Combien de vocations ont pris naissance dans le coeur et l'esprit du petit garçon ou de la petite fille à la lecture des glorieuses et héroïques aventures du temps passé, au récit des enfances illustres. Combien de jeunes savants ont découvert leurs aptitudes en feuilletant les vulgarisations scientifiques spécialement écrites pour eux!...

Peut-on traiter ces influences et ces avantages à la légère et nier leur importance?... En face de ces considérations n'apparaît-il pas comme nécessaire à notre pays de former une génération de lecteurs cultivés et avertis?

Pour parvenir à ce résultat nous pourrions nous inspirer du procédé employé par les communistes russes. Pour une fois qu'ils nous donnent un exemple, dans la méthode si ce n'est dans l'objet, pourquoi refuserions-nous de le suivre?... Quand ils eurent accompli leur révolution, anéanti le pouvoir existant dans leur pays, ils comprirent que leur tâche ne faisait que commencer. Il leur fallait former une phalange d'esprits pétris de leurs principes. Les avons-nous vus s'attaquer aux adultes dans un puissant effort pour refaire leur éducation? Ils ont fait des lois draconniennes pour obliger ceux-ci à penser et agir "communiste", mais ils se sont préoccupés surtout des enfants. Dès 1918 ils fondèrent des pouponnières, des maternelles, des écoles où l'enseignement communiste était poussé au point extrême. Il résulte de cette organisation qu'en l'an de grâce 1936 les bébés nés en 1917, ayant atteint l'âge de dix-neuf ans, sont les forces vives de l'esprit léninien. Ces adolescents n'ayant rien connu d'un autre régime croient à leur vérité et en sont les enthousiastes défenseurs.

Parmi toutes les réformes tenues nécessaires pour que notre province s'enrichisse d'ici quelques années de citoyens instruits, capables d'augmenter son rayonnement, ne pouvons-nous pas considérer la création de bibliothèques enfantines comme très importante?... Ces bibliothèques, organisées et tenues par des personnes compétentes possédant outre la formation technique, la compréhension psychologique de l'enfant, où l'on admet même les petits d'âge préscolaire, existent dans tous les pays du monde.

Chaque année des centaines de prix littéraires couronnent les meilleurs livres pour les petits. En tout lieu, le développement des bibliothèques enfantines est un moyen reconnu de former de bons citoyens pour l'avenir. Il importe que notre Province ne demeure pas la seule à négliger cette question.

Mais, nous direz-vous, quels livres dit-on donner à lire aux petits? Comment composer une collection destinée aux enfants?...

Dans une récente enquête, un journal parisien demandait aux grands écrivains de France : "Quels livres feriez-vous lire à vos enfants?" Parmi les réponses nombreuses, celles de Marcel Prévost et de Lucien Descaves touchent un point qu'il n'est pas inopportun de signaler ici. Après avoir rappelé une page écrite depuis longtemps, l'auteur des *Lettres à Françoise* ajoute : "Surtout pas, dès l'abord, de livres utilitaires. C'est l'attrait vers la lecture qu'il faut développer chez l'enfant." Et l'éminent membre de l'Académie Goncourt reprend en somme la même idée, quand il écrit : "Je ferais lire des livres qui les amusent quand ils sont jeunes et qui ne les ennuiant pas, quand ils avancent en âge."

Quiconque voudrait former une bibliothèque pour les petits, fût-elle publique ou privée, devrait méditer ces

sages conseils. Pour donner aux enfants l'amour des livres il faut les attirer avec des histoires qui les amusent en les instruisant. Le choix judicieux des livres est simplifié grâce à la bibliographie moderne. Même si l'éloignement des éditeurs empêche d'examiner les volumes, il est possible de composer une collection soignée répondant aux exigences de la morale et du bon goût.

Dès que les bibliothèques enfantines seront organisées, les enfants en apprendront rapidement le chemin. Ils s'habitueront à y venir souvent, à y choisir eux-mêmes leurs livres sous les yeux d'une bibliothécaire vigilante. Ils cultiveront le goût de la bonne et saine et belle lecture, source de tant de joies. Parvenus à l'âge adulte, ils continueront à fréquenter les bibliothèques, à la recherche de la culture et de la solution de leurs inquiétudes individuelles.

L'amour des livres n'est pas dangereux malgré un préjugé trop fréquent chez nous. Si les enfants reçoivent de ceux qui sont chargés de la leur donner, une formation spirituelle et morale qui leur permette de distinguer le bien du mal si les jeunes gens et les jeunes filles apprennent à respecter les disciplines religieuses, on peut les envoyer sans crainte dans le royaume des livres : ils y prendront moins de mal qu'à écouter certains programmes de T.S.F. ou à contempler certains spectacles. Bien plus, si dès leur petite enfance on a, par des beaux livres, habitué leur intelligence et leur goût à n'apprécier que les choses belles, nobles, distinguées, artistiques, ils auront tôt fait de prendre en horreur la vulgarité et la banalité de ces spectacles et de ces programmes radiophoniques. Ils prendront en horreur surtout les romans à quinze sous et les journaux jaunes qui vivent du goût morbide du public pour le crime et le chantage. Il est, hélas! trop connu que ces romans et journaux sont l'unique lecture de la plus grande partie de notre population. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à jeter un regard sur ce que lisent les personnes massées dans un tramway, aux heures d'affluence.

Pour former cette génération de citoyens avertis et cultivés dont notre petite patrie à tant besoin, qu'on mette de la lecture intelligente à la disposition de ses enfants, en fondant des bibliothèques enfantines telles qu'il en existe dans tous les pays. Qu'on leur inculque, avec ce goût de la lecture, à mesure qu'ils grandissent, la connaissance spirituelle et morale suffisante pour distinguer un mauvais livre d'un bon. On peut être tranquille, notre race n'en sera pas plus corrompue.

Le catholicisme et la science

Dans *Candide* (26 mars 1936), Léon Daudet analyse, avec une sympathie marquée, le récent ouvrage de Louis de Launay : *L'Eglise et la science* (Grasset). Au cours de ses commentaires, le brillant polémiste et critique reproduit une lettre que le savant Charles Nicolle lui écrivait le 14 novembre dernier. Nicolle, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, passe pour avoir renouvelé la bactériologie par des travaux dont il a présenté la synthèse dans *Destin des maladies infectieuses*. Il fut récemment, au cours de ses recherches dans son institut de Tunis, mordu par un pou porteur du typhus. "Mon cœur, écrit-il à Daudet, faiblit et les diurétiques deviennent tout au plus capables de contenir les oedèmes. Ils ne les font plus reculer... J'aurais pourtant désiré achevé et mettre au point deux livres. J'y arriverai pour le premier, qui contiendra les leçons que je n'aurai pu parler au Collège de France et dont certaines t'intéresseront beaucoup, comme celle sur les concours. L'autre livre sera la suite de celui sur la nature. Il montrera, d'une manière définitive, l'incapacité de la raison à expliquer les faits biologiques et, en particulier, ceux qui ont trait à la genèse des êtres vivants. Conclusion : puisque la raison humaine est incapable, inutile d'aller chercher d'autre explication que la traditionnelle; d'où retour à la religion catholique, apostolique et romaine. En fin de compte, je fais comme toi, je me rallie".

Ce n'est pas demain que la science nous donnera l'explication du principe vital.

Une opinion

GYNÉCOCRATIE

Par
Georges-Etienne Lessard

LA période actuelle connaît une propagande intensive en faveur des revendications de la femme. La radio, la tribune, la revue, la correspondance expriment une insistance qui se résume en un reproche à l'homme de ne pas donner à la femme un degré équitable de justice et de bonheur. La femme, c'est la créancière du bonheur, l'homme, c'est le débiteur.

Pour atteindre à ce degré de bonheur et de justice, la féministe actuelle veut entrer en lice avec l'homme sur le même terrain de ses activités et de ses combats, à savoir: les professions libérales, l'administration de la justice, la politique intérieure et extérieure.

Loin de nous la pensée de contester à la femme l'influence, le rang et l'autorité qui lui appartiennent dans la société. Nous lui concéderons même d'abuser, si tout cela est accompli par des moyens féminins.

A chaque instant de notre vie politique, juridique et nationale, dans cette province, nous sommes confrontés par des institutions et des traditions britanniques ou françaises quand ce ne sont pas toutes les deux à la fois. Nous les subissons et les vivons par de phénomènes d'accommodation souvent difficile, et une société nouvelle émerge peu à peu de ce creuset qu'est la vie de tous les jours.

Le féminisme est une institution qui revêt, ici surtout, le caractère des institutions britanniques: la femme reine, la femme député, la femme magistrat, la femme sur tous les terrains où l'homme manifeste son activité. En France la loi salique, de très bonne heure, écarte la femme du trône, la création des parlements l'ignore, et ce n'est que très tard que nous la voyons apparaître dans les professions libérales.

Mais nous savons tous que la femme française, en tout temps, a eu néanmoins autant d'influence sinon plus dans toutes les ramifications de la vie publique ou privée que la femme anglaise, mais par des moyens différents, que nous appellerions volontiers des moyens féminins.

Les salons français ne furent-ils pas, dans une certaine mesure, les officines des gouvernements? La femme supérieure française, de son propre salon, a joui d'une influence plus grande que la femme anglaise au parlement, et s'il est un reproche bien fondé que nous puissions leur adresser, c'est d'avoir fait servir cette influence au profit de leur luxe plutôt qu'au bien-être de la femme humble. Les puissants comme les puissants de tous les pays et de toutes les époques, dans un égoïsme constant, ont ignoré sciemment la plus belle parole prononcée sur la terre: AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES. L'égoïsme, le luxe et le snobisme ont toujours empêché que la vraie mesure fût donnée.

Ce qui paraît singulier dans notre mouvement féministe à caractère saxon, c'est de voir apparaître au premier plan un grand nombre de Canadiennes françaises. Ces dames, qui rompent avec les traditions françaises, se sentent sans doute incapables de rayonner de leur propre salon, comme la Française d'autrefois, et avouent de ce fait une infériorité certaine.

Elles se sentent une ardeur au combat que ne peuvent plus contenir les cadres de leur maison et le ton de leurs discours est marqué par un chromatisme qui va de la plainte à l'hostilité.

A cette dame qui nous dit que la femme est apte à remplir tous les emplois, nous demanderons pourquoi, avec tant de bacheliers, elle se voit forcée d'avoir recours à la

plume de certains scribes galants qui, moyennant je ne sais quoi, redigent pour elle des plaintes amères sur le sort de la pauvre femme incomprise; à cette dame qui nous dit que le travail de la femme n'est pas une cause de la crise, mais un effet, nous dirons que bien, avant 1929, la femme concurrençait le travail de l'homme, surtout dans le domaine professionnel; à cette dame qui nous sert une allégorie en disant que la femme moderne ne veut plus marcher en arrière avec les esclaves, nous dirons que les dames romaines demeuraient dans l'atrium sous la protection des dieux pénates.

Ce que nous devons affirmer ouvertement, c'est que l'homme est tenu de voir au soutien de la femme; c'est que, dans une société où il y a une somme de travail limitée à donner, celle-ci doit aller à l'homme, parce que l'homme est plus facilement atteint par l'oisiveté. Et, en somme, pour qui et pourquoi travaille l'homme? Quand il aura été justement répondu à cette question, tous comprendront que la solution de la crise consiste dans l'augmentation du salaire de l'homme, ce qui lui permettra de rétablir l'équilibre entre le revenu et la dépense... y compris le luxe.

De grands philosophes ont étudié cette question de la femme dans la vie publique et politique. Je n'en citerai que trois: Bodin, *De la république*, livre VI, Montesquieu, *De l'esprit des lois*, livre VII, et Laboulaye, *La condition civile de la femme*. Ces trois philosophes s'accordent pour conclure affirmativement à la faiblesse de la femme. Bodin et Laboulaye l'écartent de la vie publique pour son plus grand bien. Quant à Montesquieu, il conclut que la femme tire sa force de sa faiblesse et que cette force lui permet de tout dominer. C'est pour le moins paradoxal, car je ne comprends pas très bien comment la faiblesse peut engendrer la force; et Laboulaye, commentant ce chapitre, écrit: "Qu'on me permette de le dire, la flatte-rie a égaré Montesquieu et le désir de plaire à l'Impératrice de Russie ou le souvenir de la reine Anne ont obscurci la vérité pour ces yeux qui, d'ordinaire, voient si loin. Je ne refuterai pas ces erreurs transparentes; il faut respecter le génie même dans ses illusions."

Nous avons pareillement de nos jours de petits Montesquieu aux grandes lunettes qui, pour plaire aux chefs du mouvement, semblent ignorer que la masse peut un jour souffrir par suite de réactions certaines.

Et ces réactions que seront-elles? Les réactions brutales ne sont pas les plus à craindre. Lorsque l'homme aura compris qu'il doit voir en la femme un adversaire sur le terrain de ses combats, il évitera de se soumettre aux obligations que les lois canoniques, civiles et criminelles imposent à l'homme dans le mariage. N'avons-nous pas déjà assez d'exemples pour réfléchir quand nous considérons que le ministère actuel, à Ottawa, compte quatre célibataires, qu'il en existe encore un très bon nombre parmi les plus grands chefs d'industrie, parmi les avocats, médecins et autres professionnels distingués. Il serait déjà extrêmement intéressant de leur faire avouer ce qui les éloigne du mariage.

Souhaitons donc que la masse des femmes demeurent dans la situation sociale que leurs mères leur ont faite et qu'elles n'oublient pas cette pensée de l'ironique Renan: "La femme doit aimer l'homme et l'homme doit aimer Dieu".

Diplômés, soyez des nôtres le 29. Lisez l'article de la page 107.

Le Fonds des Anciens

Six nouvelles souscriptions au Fonds des Anciens. Voici les noms des généreux donateurs : Son Exc. Mgr Hermann Brunault, évêque de Nicolet, le sénateur C.-P. Beaubien (Droit 1894), le docteur J.-A. Jarry (Médecine 1906), MM. Roland de Montigny (Optométrie 1926) et Fernand Chaussé (Droit 1927). Nous tenons à souligner particulièrement le geste du sixième souscripteur, le docteur Stanislas Gaudreau, de Québec, docteur *honoris causa* de la Faculté de Chirurgie dentaire, qui s'est inscrit au nombre des membres. Le docteur Gaudreau est un Ancien (1895), et il s'intéresse à notre œuvre. Il l'admire et il lui apporte son obole pour montrer sa sympathie, écrit-il, "*envers une institution que tout Canadien français devrait aimer à voir grandir et prospérer*". Bel exemple que nous offrons à la méditation des Anciens, en particulier de ceux dont nous n'entendons jamais parler.

MEMBRES FONDATEURS (100 dollars ou plus)

BARIL, Docteur Georges	LANCTÔT, M. Henri
CASGRAIN & CHARBONNEAU	LANGEVIN, Dr Stephen
DANDURAND, l'hon. R.	LÉVEILLÉ, Arthur
DAVID, l'hon. Athanase	MARION, Dr Donatien
DECARY, Arthur	MASSON, Dr Damien
DEMERS, l'hon. Philippe	MAURAU, Olivier
DUBÉ, Docteur J.-E.	NADEAU, M. Hervé
DUBEAU, Docteur Eudore	THÉBAUD, Docteur Jules
FRIGON, Augustin	UNION MÉDICALE DU CANADA
GROULX, M. Henri	VALLÉE, M. Arthur
LALLEMAND, M. Jean	

MEMBRES DONATEURS (de 5 à 100 dollars exc.)

AMOS, Arthur	GAGNÉ, Docteur J.-Emm.
BARIBEAU, Docteur C.	GAREAU, Alexandre
BEAUBIEN, l'hon. C.-P.	JARRY, Docteur J.-A.
BÉCOTTE, Docteur H.	LABARRE, J.-P.
BÉGIN, Docteur Philippe	LAFERRIÈRE, René
BOHÉMIER, Dr P.-S.	LANCTÔT, Jean
BRAULT, Docteur Jules	LANCTÔT, J.-Philippe
BRUNAU, S. E. Mgr H.	LANGLOIS, S.E. Mgr J.-A.
CHARBONNEAU, J.-N.	LÉONARD, Dr D.
CHARTIER, Chanoine É.	MALLETTE, Mme Marie
CHAUSSÉ, Fernand	MIRON, Numa
CHOUVON, Docteur E.-J.	PARIZEAU, Docteur T.
de MONTIGNY, Roland	PERRIER, Hector
DEROME, Jules	SAINT-DENIS, Dr J.-A.
DUBÉ, Docteur Edmond	SAINT-JACQUES, Jean
DUPUIS, Armand	SMITH, Alexander
FONTAINE, T.-A.	VÉZINA, François
FORGET, Son Exc. Mgr A.	

L'ACTION UNIVERSITAIRE et l'Association générale s'empressent de remercier ces généreux donateurs qui font preuve d'un sens social averti en collaborant à une œuvre dont ils comprennent l'importance.

Comme nous l'avons déjà dit, la moitié de chaque souscription est immédiatement versée au Fonds des Anciens. Jusqu'à ce que l'Association puisse vivre par le revenu des cotisations et de la publicité, l'autre moitié sert à couvrir les frais d'administration et d'impression de la Revue.

Le Comité du Fonds des Anciens se compose de MM. Arthur Vallée, Eudore Dubeau, Damien Masson, Edmond Dubé, Olivier Lefebvre, Henri Lanctôt, Stephen Langevin et Louis-Charles Simard.

Prière d'adresser toute souscription au trésorier
Dr L.-CHARLES SIMARD,

515 est, rue Sherbrooke,

Montréal.

La valeur biologique du lait

L'ancienneté du lait correspond à l'apparition sur le globe des mammifères, puisqu'il provient des espèces dont la propagation n'a pu se produire que par la lactation. Voilà qui explique la valeur exceptionnelle d'un aliment premier sans lequel l'humanité ne peut vivre. Ce caractère du lait qui assure la continuité des générations passe cependant souvent inaperçu, tant il nous semble naturel, et on ne réfléchit pas assez à tout ce qu'il contient de puissance vitale. Chimistes et médecins ont bien mis en évidence ses qualités nutritives, mais le lait, par sa fonction créatrice et universelle, porte en lui des vertus biologiques qui font partie du grand mystère de la création. Ainsi les peuples buveurs de lait présentent une moyenne de vie plus longue que ceux dont l'alimentation néglige le lait. D'où on peut conclure que le lait, nourriture essentielle pour les enfants et les vieillards, devient indispensable aux adultes qui ont besoin de puiser dans un produit adéquat à la vie de leur espèce la vitalité que leur enlèvent les excès de la civilisation.

Les nations, chez qui l'hygiène constitue une préoccupation importante, consomment beaucoup plus de lait qui, à tous les âges, rapporte à l'organisme ce que la nature a jugé indispensable de lui donner au moment de la naissance. En Amérique, en Allemagne, en Ecosse, en Hongrie, en Italie, des expériences d'alimentation chez les adolescents ont eu lieu et les rapports qui les relatent en démontrent les heureux effets. En France, des essais plus timides ont été faits dans les écoles, sous une surveillance médicale; ils révèlent aussi non seulement une augmentation de poids, mais d'autres bienfaits de l'alimentation lactée tels que les progrès de l'intelligence et de l'activité chez les jeunes gens. Les Américains ont été plus loin; ils ont substitué le lait aux boissons alcooliques en le servant glacé aux repas, et ils attribuent à ce régime leur adaptation aux sports.

Voilà des renseignements à méditer pour la conduite de notre santé et de notre existence en puisant dans le lait un potentiel de vie.

A NOS LECTEURS...

Les lecteurs de L'ACTION UNIVERSITAIRE trouveront, comme d'habitude, un chèque encarté dans la présente édition (page IV). Il est bien entendu que ce chèque est à l'usage de ceux qui n'ont pas encore payé leur abonnement pour 1934-35 ou pour 1935-36, ou pour les deux années à la fois, c'est-à-dire pour le plus grand nombre des Diplômés; car, depuis notre appel du 15 décembre, nous n'avons reçu que 400 renouvellements ou nouveaux abonnements. 400 sur 5,500 ! L'an dernier, quelque 1400 Anciens avaient payé leur abonnement. Nous voudrions qu'il y en ait, cette année, 3000. C'est dire que 2600 Diplômés devraient nous faire tenir leur dollar d'ici le 1er décembre prochain, soit, en moyenne, 325 par mois. La chose est possible, si chaque Diplômé veut y mettre du sien. Nous n'adressons pas de factures, car cela serait trop coûteux. Mais nous rappelons à nos lecteurs que tous les abonnements commencent avec la livraison du 15 décembre. Ceux qui ne nous ont pas envoyé leur dollar, depuis cette dernière date, sont donc en retard. Nous les prions instamment de nous retourner le présent chèque dûment rempli ou de nous aviser, en nous donnant, si possible, leurs raisons, qu'ils ne veulent plus recevoir L'ACTION UNIVERSITAIRE.

Diplômés, remplissez et retournez, payable au pair, le chèque de la page IV.

L'hon. J. M. Wilson,
président.
L'hon. D. O. L'Espérance,
vice-président.

Beaudry Leman,
vice-président.
directeur-général.

Trust Général du Canada

La nécessité d'un testament s'impose sans discussion. Il est aussi de suprême importance que l'exécuteur testamentaire soit *compétent, fidèle, responsable, permanent* et que son administration se réclame d'un sens pratique de la loi, des affaires, de la finance.

Capital versé	\$ 1,105,000.00
Biens administrés, plus de	42,000,000.00

Exécuteur testamentaire — Administrateur
fiduciaire — Agent, Etc.

112, rue St-Jacques ouest
MONTREAL

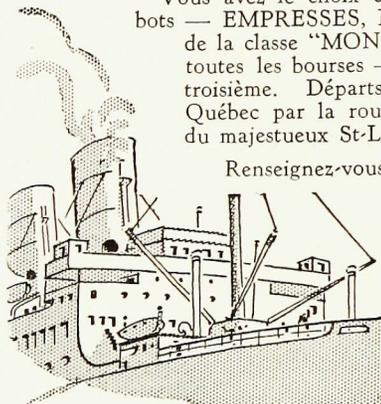
71, rue St-Pierre
QUEBEC

SERVICE D'ÉTÉ pour la GRANDE-BRETAGNE et la FRANCE

Prix de passage à la portée de toutes les bourses!

● Voyagez avec sécurité, rapidité et confort sur les paquebots du Pacifique Canadien. Le summum de la satisfaction à tous les points de vue. Cuisine et service parfaits. Amusements variés et compagnons de voyages agréables.

Vous avez le choix de plusieurs luxueux paquebots — EMPRESSES, DUCHESSES ou paquebots de la classe "MONT", à des prix convenant à toutes les bourses — classes cabine, touriste et troisième. Départs fréquents de Montréal et Québec par la route tranquille et pittoresque du majestueux St-Laurent.



Renseignez-vous sur nos voyages à forfait à bon marché. Itinéraires des plus intéressants. La façon la plus agréable et la plus instructive de passer ses vacances.

Tous renseignements de votre agence de voyage.

"Les chèques de voyageurs des Messageries du Pacifique Canadien sont acceptés partout."

PACIFIQUE CANADIEN

FONDÉE EN 1873

ÉCOLE POLYTECHNIQUE DE MONTRÉAL.

TRAVAUX PUBLICS — INDUSTRIE
TOUTES LES BRANCHES DU GÉNIE

Principaux Cours :

Mathématiques
Chimie
Dessin
Electricité
Minéralogie
Arpentage
Mines
Machines Thermiques

Constructions Civiles
Génie Sanitaire
Résistance des Matériaux
Physique
Descriptive
Mécanique
Hydraulique

Géologie
Economie Industrielle
Métallurgie
Voirie
Ponts
Chimie Industrielle
Finances

Laboratoires de Recherches et d'Essais

PROSPECTUS SUR DEMANDE

Téléphones :

Administration — LANcaster 9207
Laboratoire Provincial des Mines — LANcaster 7880

1430, RUE SAINT-DENIS

Soyons Conséquents

Les Campagnes d'“Achats chez nous” se multiplient devant l'angoissant problème posé par la décroissance de nos forces économiques.



“Acheter chez nous” ne doit pas se limiter aux seules choses indispensables à notre vie matérielle, mais bien s'étendre à toutes les sphères où nous possédons des activités.



Dans le domaine de l'assurance-vie, notre Compagnie vous offre des contrats attrayants, garantis par de solides réserves et par nos trente ans de Service auprès du Public Canadien-Français.



Réserves
\$4,000,000.00

Versé aux assurés
\$8,000,000.00

COMPAGNIE D'ASSURANCE SUR LA VIE

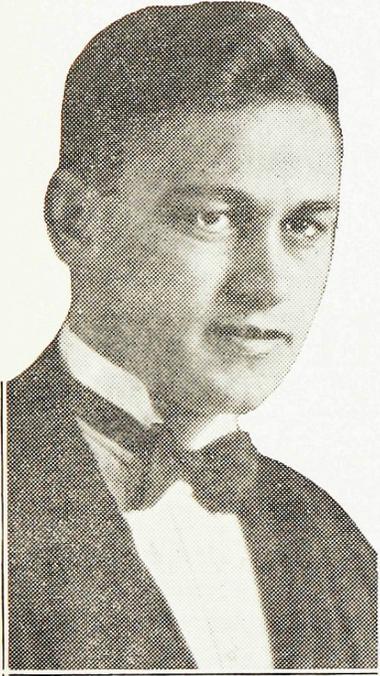
La Saubegarde

Siège Social : Montréal

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE-FRANÇAISE D'ASSURANCE SUR LA VIE

Ceux d'aujourd'hui

FIN D'ANNEE

Par...
Genest Trudel

Raymond Eudes, E.E.D.

Si les Anciens auxquels nous reprochons parfois de se tenir trop à distance des étudiants étaient tous des lecteurs du *Quartier Latin*, il leur serait plus facile d'établir ce contact. Car les nouvelles que nous tentons de leur apporter ici n'en sont plus. Les journaux s'emparent bien vite des rapports de nos activités et, à la fin du mois, nous en sommes à nous demander ce que nous dirons pour intéresser nos Anciens. Nous ne vivons pas dans une Université américaine où la plus grande partie de l'activité estudiantine est concentrée sur l'équipe de rugby et où les pages des revues d'Anciens affichent avec abondance les photos des joueurs dans toutes les phases de la partie! Quoi qu'il en soit, voici quelques faits que nous voulons rappeler aux Anciens.

Revue Bleu et Or

Le mois dernier, nous avons confié à un confrère le soin de rédiger ici un rapport de la "Revue Bleu et Or" que nous avons présentée au public au cours du mois de février. Ce confrère n'a pas pu remplir sa tâche... par suite de circonstances incontrôlables comme toujours! Notre Revue eut un franc succès. Les journaux en ont d'ailleurs donné des rapports détaillés et il est fastidieux de ressasser des choses passées.

Hockey

Si nous ne jouons pas au rugby, nous avons cependant une excellente équipe de hockey. Le président de notre Association Athlétique a fourni à la direction de *L'Action Universitaire*, il y a quelques semaines, un article élaboré sur toute notre activité sportive. Nous avons même ajouté la photo de notre meilleur joueur de gouret! Sans doute, encore par suite de circonstances incontrôlables, le tout n'a pas été publié¹.

L'on n'est pas sans savoir cependant que notre équipe a remporté deux championnats. Nous avons défait "les élégants cadets de Kingston" et, par cette victoire, nous nous sommes classés champions de la ligue intercollégiale. Nous avons aussi "blackboulé" les hargneux fonctionnaires de Concordia pour nous assurer le titre de champions de la ligue Montréal Intermédiaire. Nous apprenions ré-

1.—Notre aimable correspondant fait erreur sur ce point. *L'Action Universitaire* de février a reproduit intégralement l'article de M. Gustave Lachance et publié la photo de M. Huguet.

comment que notre équipe ferait probablement partie d'une ligue internationale universitaire; il est donc fort possible que nos athlètes aient l'occasion, l'hiver prochain, de passer le 45e pour aller se mesurer avec les Américains.

Débats

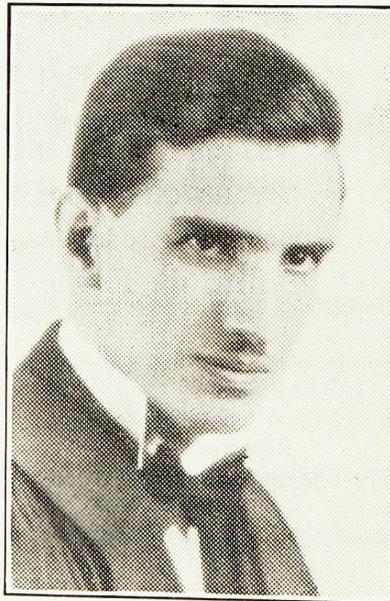
La Société des Débats termine une saison très active. Ici encore, nous avons à notre crédit deux championnats. Contre l'Université Laval de Québec et contre l'Université d'Ottawa, nous avons remporté le trophée Villeneuve. C'est un prix que les Universités ont toujours à cœur de gagner. Trois étudiants en droit et un étudiant en médecine, MM. Lafontaine, Forget, Ouimet et Cholette, nous ont conquis ce championnat.

Le trophée Bessborough nous a également été accordé pour les débats à la radio. Par cette victoire, nous nous classons champions du Canada. Nous avons successivement éliminé les universités de Laval, d'Ottawa, de Hamilton et de Manitoba. MM. Eudes, Guy, David et Trudel prirent part à ces débats.

A la demande des autorités de leur Faculté, les étudiants en Droit ont organisé un concours oratoire sous forme de débats. Après des éliminatoires assez contestées, MM. Maurice Archambault et Genest Trudel sont sortis vainqueurs en gagnant une bourse de cent dollars.

Quartier Latin

Notre journal conserve toujours sa bonne tenue. Pour Pâques, nous avons publié un numéro spécial qui comporte des articles d'intérêt. Nous nous permettons de signaler entre autres un article de M. Paul Lamonde intitulé "Sonata quasi fuga".



Roland Guy, E.E.M.

Nos dernières activités universitaires avant les examens de fin d'année tournent maintenant autour des élections aux comités de régie des diverses Facultés et Constitutives. Un nouveau conseil siègera bientôt à l'Association Générale. A l'égal de celui de cette année, il saura remplir ses devoirs nous n'en doutons pas; et les étudiants continueront de mener belle et joyeuse vie, car en définitive "rien n'est nouveau sous le soleil" même si c'est le beau soleil du printemps.

A N C I E N S

Anciens de l'Université, lisez l'article de la page 107 et soyez des nôtres le 29 mai. Retournez le bulletin sans retard.

Que ceux qui n'ont pas encore payé leur abonnement pour 1934-35 ou pour 1935-36, ou pour les deux années, s'empressent de le faire.

Diplômés, soyez des nôtres le 29. Lisez l'article de la page 107.

LA VIE DE L'ASSOCIATION

Nous prions instamment les conseils des diverses associations constitutives et tous les diplômés d'adresser, avant le 1er de chaque mois, à la rédaction de L'ACTION UNIVERSITAIRE, 515 est, rue Sherbrooke, les renseignements susceptibles de paraître dans cette page: manifestations publiques, promotions, initiatives, etc.

A Saint-Luc

Le docteur Louis Bernard (Médecine 1929) vient d'être nommé chef du service de chirurgie à l'hôpital Saint-Luc, en remplacement du regretté docteur Pierre-Z. Rhéaume. Le docteur Charles Lefrançois (Médecine 1929) a été nommé chef-adjoint du même service au même hôpital.

Au ministère du Commerce et de l'Industrie

L'honorable M. Bouchard, ministre provincial du Commerce et de l'Industrie vient de confier à M. Edouard-P. Laberge la direction du service provincial des renseignements commerciaux. M. Laberge est un Ancien des Hautes Etudes Commerciales (1924) et docteur ès-sciences commerciales à titre régulier de cette même institution. Il fut déjà à l'emploi de la *Lasalle Coke*, de la *White Motors*, de *Cleveland*, de la *Ayers Ltd.* de *Lachute* et de l'*Ottawa Dairy*. Pendant un certain temps, il fit partie de la Commission du tarif, à Ottawa.

Chevalier du Saint-Sépulcre

Le docteur J.-M.-A. Valois (Médecine 1900) a été récemment nommé chevalier du Saint-Sépulcre en reconnaissance des nombreux services qu'il a rendus à la paroisse Saint-Sauveur des Syriens catholiques.

Décoré par le Portugal

Le docteur Eudore Dubeau, doyen de la Faculté de chirurgie dentaire, vient de recevoir la croix de Chevalier de l'Ordre du Christ, le plus important qui existe au Portugal. Le gouvernement de Lisbonne a ainsi voulu reconnaître les services rendus par le docteur Dubeau au Portugal dont notre concitoyen est le consul depuis quatre ans.

M. Arthur Vallée

Me. Arthur Vallée (Droit 1904), président de l'Association générale, bâtonnier du Barreau de Montréal et bâtonnier du Barreau de la province, recevait au Cercle Universitaire, le 27 mars, en l'honneur de M. Gabriel Lebras, professeur à la Faculté de droit de Paris et conférencier de l'Institut scientifique franco-canadien. Le 5 avril, au Cercle Universitaire également, notre président a donné un déjeuner en l'honneur du Père Ducatillon, prédicateur de la station quadragésimale à Notre-Dame.

Nous tenons à souligner, d'autre part, que Me. Vallée a fait partie, en sa qualité de président de l'Association générale, de la délégation reçue, en avril, par le premier ministre et le Conseil exécutif de la ville de Montréal, en rapport avec la demande d'octrois présentée aux autorités par l'Université de Montréal.

Docteurs ès-lettres

Sur la proposition du recteur, la Faculté des lettres décernera, en mai prochain, deux doctorats honorifiques: l'un à M. Aegidius Fauteux (Théologie 1896), conservateur de la Bibliothèque municipale, et l'autre à M. E.-Z. Massicotte (Droit 1895), chef des archives judiciaires de Montréal. Par ailleurs, la Société Historique de Montréal décernera cette année sa médaille d'or à M. Massicotte, pour l'ensemble de son œuvre. M. Massicotte, comme

M. Fauteux, est un chercheur infatigable qui a rendu d'immenses services à l'histoire du Canada. La liste des publications, articles et brochures de M. Massicotte est très longue.

Les Diplômés de Théologie

L'organisation des Diplômés de la Faculté de théologie est pratiquement terminée. Ces diplômés font partie de la plus vaste Association des Anciens du Grand Séminaire récemment fondée. Ils ont désigné, pour les représenter au Conseil général, M. l'abbé Irénée Lussier (Théologie 1930) et M. Arthur Delorme, p.s.s. (Théologie 1933).

L'Association possède déjà sa revue, *Le Séminaire*, qui paraîtra trois fois l'an et dont nous reparlerons.

Dans l'Armée impériale

Deux jeunes médecins canadiens-français, diplômés de l'Université de Montréal, s'embarqueront prochainement pour Londres où ils recevront leur commission d'officier dans le *Royal Army Medical Corps*. Ce sont les Docteurs Maurice Lynch (1934) et Claude-Arthur Marchand (1934), le premier attaché jusqu'ici à l'Hôpital Pasteur, le second à l'Hôpital du Sacré-Cœur. Deux autres diplômés de notre Faculté de Médecine, les Docteurs Leroux et Brunet font déjà partie du *Royal Army Medical Corps*.

Président de l'Assemblée législative

Dès l'ouverture de la session provinciale, les membres de l'assemblée législative ont élu à la présidence Me. Lucien Dugas (Droit 1921), député de Joliette depuis 1927.

Une bourse à M. Lucien Piché

Le Conseil national scientifique du Canada vient d'accorder une bourse de \$500.00 à M. Lucien Piché, démonstrateur dans les laboratoires de la Faculté des sciences, pour lui permettre de poursuivre ses études de chimie organique à l'Université de Montréal. M. Piché est un licencié de la Faculté des sciences (1935).

Un prix des Anciens à l'Ecole de Pharmacie

Au cours d'une récente assemblée du Conseil de l'Association des Anciens élèves de l'Ecole de Pharmacie, il a été décidé à l'unanimité d'offrir annuellement, à l'Ecole de pharmacie, un prix qui sera désigné sous le nom de "Prix du Comité des Anciens". Nous ignorons encore la nature de ce prix et les conditions qui y sont attachées. Nous y reviendrons, mais, en attendant, il convient de souligner le beau geste des Anciens de l'Ecole. Puisse l'exemple être suivi!

A la Société d'Histoire Naturelle

La Société canadienne d'Histoire Naturelle, à l'issue de sa réunion générale annuelle, tenue à Montréal dans les derniers jours de janvier, a réélu en bloc le même conseil qui se compose des Diplômés suivants: Frère Marie-Victorin, président; le docteur E.-G. Asselin, 1er vice-président; le docteur Georges Préfontaine, 2ème vice-président; secrétaire, Jacques Brunel; secrétaire adjointe, Marcelle Gauvreau; trésorier, Jacques Rousseau; le Frère Adrien, directeur général des Cercles des Jeunes Naturalistes.

Diplômés, soyez des nôtres le 29. Lisez l'article de la page 107.

LA VIE UNIVERSITAIRE

Canada.

Solution prochaine ???

Nos lecteurs ont appris par les journaux qu'une délégation des autorités universitaires s'est, dans le courant du mois de mars et au début d'avril, présentée chez le premier ministre de la province et devant les membres du Comité exécutif de la ville de Montréal. Ce n'est un secret pour personne que l'Université est à bout de ressources. Les professeurs n'ont pas été payés en mars et ne le seront vraisemblablement plus, à moins que les pouvoirs publics ne viennent à l'aide de l'Université. La caisse est vide, à un tel point qu'un herbier de 150,000 plantes rares prendra prochainement le chemin de l'Université de Harvard où il sera protégé contre les insectes. Il n'y a même pas d'argent pour acheter des insecticides ! A ce propos, le Frère Marie-Victorin, directeur de l'Institut botanique, a donné au *Devoir* (3 avril 1936) une interview qui sonne comme un glas. Dans un pays qui ne serait pas la province de Québec, de tels propos auraient éveillé des générosités latentes, provoqué une vive réaction et de l'indignation salutaire. Ici, rien de tel. L'Université peut bien crever, et tous les professeurs avec... Les Canadiens français ne s'en porteront pas plus mal.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, aucune décision n'a encore été prise. Nous savons que M. Doré, infatigable et confiant, a présenté aux autorités municipales et provinciales un projet qui non seulement assurera la vie de l'Université pendant cinq ans au moins, mais permettra le parachèvement des édifices de la Montagne. Le gouvernement a promis de faire sa part si la ville de Montréal acceptait de faire la sienne, et la ville de Montréal, jusqu'ici du moins, est prête à marcher si Québec fait de même. Comme il fallait s'y attendre, l'Université McGill, dont les finances sont en mauvais état, réclame aussi sa part de l'octroi demandé : un quart. L'octroi municipal devrait s'élever à \$150,000 par année pendant cinq ans. Et c'est ce que *La Presse* aurait dû souligner au lieu de parler, en lettres d'un pied de hauteur, de \$750,000. Nous pouvons en tout cas être assurés que l'opinion publique, chez nos concitoyens de langue anglaise, soutiendra l'Université McGill. Il n'y aura pas d'échevin, de journaliste ou de député anglais pour demander une enquête, encore moins pour protester contre le principe. Si étrange que cela puisse paraître, dans cette ville aux trois quarts française, dans une province aux quatre cinquièmes française, c'est en s'appuyant sur l'Université anglaise de McGill que l'Université française et catholique de Montréal a le plus de chance de réussir, d'obtenir ce dont elle a besoin.

Méditons ces paroles du Frère Marie-Victorin, prononcées devant le rédacteur du *Devoir*.

"L'indifférence pratique avec laquelle le public en général et même ceux qu'on est convenu d'appeler les dirigeants de l'opinion, à quelques exceptions près, indifférence qui a sa source dans un manque de compréhension de la nature et du rôle primordial d'une université dans la vie nationale d'un peuple, cette indifférence est la grande honte actuelle des Canadiens français et la grande humiliation de ceux d'entre eux qui viennent en contact avec les universités étrangères."

Collation des grades

Si rien de grave ne s'y oppose, la collation des grades de l'Université aura lieu le 29 mai prochain. Les détails de la cérémonie ne sont pas encore connus. Comme l'an

dernier, les Anciens sont particulièrement invités à la fête qui se déroulera dans la joie ou... dans la tristesse selon que le problème universitaire aura, d'ici là, reçu ou non une heureuse solution. Quoi qu'il en soit, le soir de ce même jour, 29 mai, l'Association générale des Diplômés convoquera tous les Anciens à Montréal. Un grand dîner aura lieu, au Cercle Universitaire si possible. Tout dépendra du nombre des adhésions. Si plus de 400 Anciens acceptaient de venir à cette première réunion, le dîner serait servi dans un hôtel. Lire l'avis de la page

Professeur de littérature française

M. Henri Dombrowski, professeur de littérature française à l'Université, depuis 1922, ayant été récemment nommé à la Faculté des lettres de Rennes, la chaire de Montréal était vacante. Le doyen de la Faculté, le chanoine Chartier, qui exerçait la suppléance au cours des deux dernières années, vient de rendre publique la nomination de M. l'abbé Arthur Sideleau à la chaire de littérature française.

M. Sideleau, professeur de rhétorique au séminaire Saint-Charles-Borromée, de Sherbrooke, est un ancien élève de l'Institut catholique. Il a conquis haut la main, en 1927, sa licence ès-lettres à la Sorbonne. Cultivé, maître de sa langue, esprit très ouvert, M. l'abbé Sideleau, nous en sommes convaincu, saura faire honneur à l'Université. dans la chaire qu'ont occupée avant lui un Pierre de Labriolle, un François Laurentie, un Augustin Léger, un Louis Arnould, un Louis Gillet, un Georges Le Bidois. A titre de chargé de cours, il commencera ses leçons en octobre prochain.

Le baccalauréat français

Il existe, de par le monde, en Europe, en Amérique du Sud et en Orient, des centres d'épreuves de baccalauréat français. Notre ville en comptera un à partir du mois de juin prochain. C'est ce que vient de décider le Conseil de l'Université de Paris, en accord avec l'Université de Montréal. Les candidats, qui désireront obtenir le titre de bachelier français, se présenteront, à une date qui n'est pas encore fixée, devant un jury dont la Faculté des lettres de l'Université de Paris désignera le président. Les admissions prononcées par le jury local, après les épreuves écrites et orales, ne seront définitives qu'à la suite d'une révision confiée à une commission parisienne.

Le communiqué, reproduit dans les journaux de Montréal, affirme que "la création d'un centre d'examens pour le baccalauréat français ne porte naturellement aucune atteinte au régime des équivalences dont bénéficient les diplômés d'enseignement secondaire délivrés par un certain nombre d'universités, de collèges et d'écoles du Canada et des Etats-Unis". Nous le croyons sans peine. Mais, alors, puisqu'il y a toujours équivalence, nous ne saisissons pas encore l'utilité d'un pareil centre. *Fiat lux!*

Le déficit de McGill

Le déficit de l'Université McGill, pour l'année 1934-35, s'est élevé à \$268,668. Les autorités universitaires, qui peuvent par ailleurs compter sur le fonds de réserve et la générosité des Canadiens de langue anglaise, ont cependant pris les moyens de réduire ce déficit, sans porter atteinte à l'enseignement universitaire. Grâce à des compressions, proposées par un comité spécial d'économie, le déficit prévu, pour l'année 1935-36, ne dépassera pas

Diplômés, soyez des nôtres le 29. Lisez l'article de la page 107.

\$146,000. N'oublions pas que le budget annuel de McGill atteint presque le million et demi. Les étudiants, qui fréquentent l'institution de la rue Sherbrooke, sont au nombre de 2,522, soit 153 de moins que l'an dernier.

Crise ou non, déficit ou non, l'Université ne réduit pas, bien au contraire, le nombre des bourses d'études offertes chaque année aux diverses Facultés et Ecoles. D'autre part, l'Université projette, de concert avec l'Association des Anciens, de construire sous peu, pour le bénéfice des étudiants, un gymnase-arsenal, une patinoire, un auditorium, le tout au prix de \$1,720,000. Le gymnase-arsenal seul, dont les plans viennent d'être approuvés, coûtera entre \$250,000 et \$300,000.

Etranger

Une université en Alaska

Les Américains soutiennent à Fairbanks (Alaska), depuis quatorze ans, une Université qui compte aujourd'hui près de 200 étudiants, la moitié originaire de cette lointaine province, les autres venus des différents Etats de la République américaine et même de l'étranger. Le président de l'Université est M. Charles-E. Bunnell. Le programme d'enseignement couvre toutes les matières importantes qui sont enseignées dans les universités. La durée des études est généralement de quatre ans. A côté de l'enseignement régulier fonctionne un enseignement extra-universitaire pour le bénéfice des mineurs, des Esquimaux et des Sauvages.

Les diplômés de l'Université de Fairbanks sont présentement au nombre de 94. La plupart se sont établis en Alaska.

Toujours des dons

\$51,264.81 viennent de tomber dans la caisse de l'Université Columbia au cours des dernières semaines : \$16,200 de la Fondation Macy, pour des recherches; \$5,000 de la succession Louis-D. Beaumont; \$3,250 de la firme E. R. Squibb and Sons, pour la chimie biologique et l'anatomie; \$2,500 des Laboratoires Bell Telephone; \$2,000 de la Carnegie Corporation, etc.

De son côté, l'Université de North Carolina s'attend à recevoir, dans quelques semaines \$150,000. Ce montant représente les dépôts faits dans les banques de l'Etat et non réclamés. La loi ordonne en effet que les sommes d'argent déposées dans les banques par des propriétaires qu'il est impossible de retracer après un temps défini soient remises à l'Université de North Carolina au bénéfice des étudiants nécessiteux.

Enfin, les exécuteurs testamentaires d'un avocat de Chicago, Max Pam, décédé en 1925, ont récemment versé à l'Université de cette ville une somme de \$85,000 pour son Ecole de droit. Les revenus de ce capital seront appliqués à l'enseignement du droit comparé. L'Université a également accepté la somme d'un million de dollars qui lui a été offerter par la Fondation Spelman, de New-York, pour la construction et l'entretien d'un immeuble où seront groupées toutes les organisations universitaires ayant trait à la science de l'administration publique.

L'Etat et les universités anglaises

Le gouvernement anglais verse, chaque année, plusieurs millions aux universités de Grande-Bretagne et nous croyons comprendre que c'est l'*University Grants Committee*, dont l'actuel président est lord Crawford, qui a la charge de distribuer les fonds. Jusqu'ici, la subvention

annuelle globale s'élevait à \$9,150,000. Le gouvernement vient de fixer à \$10,500,000 la contribution de l'Etat pour chacune des cinq années à venir. En même temps, il fera remise d'une somme de \$750,000 retranchée de l'octroi universitaire en 1930-31. Encore M. Neville Chamberlain, chancelier de l'Echiquier s'est-il excusé auprès de lord Crawford de ne pouvoir faire davantage. Drôle de pays, n'est-ce pas?

L'Université de Sofia

Au cours du semestre d'hiver, 5,599 étudiants étaient immatriculés à l'Université de Sofia (Bulgarie). Le nombre des étudiants immatriculés au début du semestre d'été, s'élève à 5,169. La Faculté d'histoire et de philosophie compte 589 étudiants et 917 étudiantes, la Faculté de droit, 1683 et 214, la Faculté de médecine, 611 et 138, la Faculté agronomique, 342 et 28, etc.

Professeurs étrangers à Harvard

Les cours d'été de l'Université de Harvard, du 6 juillet au 15 août, seront donnés par quelque 140 professeurs et assistants, parmi lesquels un bon nombre de professeurs d'universités américaines, européennes et asiatiques. Trente universités seront ainsi représentées dans le corps professoral et distribueront un enseignement des plus vastes, car les différents courts ne sont pas loin d'atteindre le chiffre 200.

Les professeurs de Princeton

Durant l'année académique 1934-35, les professeurs de Princeton et leurs assistants ont publié vingt-neuf ouvrages, écrit 370 articles dans les journaux, revues et rapports de sociétés scientifiques et 113 analyses de livres.

Les étudiants dans quelques universités américaines

3,684 étudiants se sont inscrits, cette année, à l'Université du Missouri soit 387 de plus qu'en 1935. L'Université de New-York semble battre tous les records avec un grand total de 38,638 étudiants immatriculés en 1936 contre 35,893 l'an dernier, soit une augmentation de 2,745. La Faculté de médecine ne renferme que 598 étudiants; par contre, la Faculté d'éducation en compte 8,731 et l'Ecole de commerce, 7,725.

A l'Université de Californie, le nombre des étudiants immatriculés s'élevait, le 21 janvier, à 12,041.

Sept millions pour Northwestern

Le 2 février 1936, un M. Roger Deering, invalide depuis l'âge de douze ans, mourait à Albuquerque (New-Mexico). Descendant d'une des familles de pionniers à laquelle Chicago doit beaucoup, M. Deering, comme son père et son grand-père, s'était intéressé à la cause de l'enseignement supérieur et notamment à l'Université Northwestern. Il a donné une suprême preuve de cet intérêt en léguant à l'Université, sans restriction aucune, la bagatelle de... sept millions de dollars! \$7,000,000! Ce n'est pas la première fois qu'un Deering fait un don à Northwestern. Le grand-père, William avait déjà donné, de son vivant, plus d'un million; un de ses fils, James, diplômé de Northwestern, donna davantage; son autre fils, Charles, distribua plus de \$600,000 de son vivant et légua, à sa mort, \$500,000. Le petit-fils, Roger, a maintenu la tradition, portant, par son legs, à \$10,300,000 la somme totale des dons faits à Northwestern par la famille Deering.

Sans commentaires.

Diplômés, remplissez et retournez, payable au pair, le chèque de la page IV.



QUELQUES LIVRES



VIE DE JESUS, par François Mauriac, coll. "L'Histoire," Flammarion édit.

Ecrivain catholique qui transpose dans ses romans la lutte éternelle du Bien et du Mal, de la Chair et de l'esprit, M. François Mauriac, à la suite de milliers d'exégètes, religieux ou laïques, de théologiens, d'auteurs de toutes races et de toutes langues, a entrepris d'écrire la vie de Jésus. Comme il le dit dans sa préface, son livre est un témoignage dont le principal objet est d'aider le lecteur, chrétien ou non, à saisir le caractère du Christ "dans ce qu'il a de particulier, d'irréductible." Sans doute, rien ne peut ni ne pourra remplacer, dans la suite des temps, la lecture des Evangiles. Mais, en s'appuyant sur le texte même de ces Livres sacrés, il est encore possible, pour un écrivain, conscient de sa faiblesse et de son indignité, ému par la détresse du monde, de dégager les traits humains de celui que Mauriac appelle à juste titre — et personne n'y contredira — "la plus frémissante des figures de l'Histoire."

Ce Jésus, que les uns adorent, que d'autres haïssent, que des millions confessent, que des millions ignorent, fut un homme qui eut une famille terrestre et une patrie. Rappeler ce qu'il a fait, ce qu'il a dit surtout, montrer pourquoi Il fut incompris de ses contemporains, pourquoi, après dix-neuf siècles, Il demeure incompris du grand nombre : "Voilà, écrit Mauriac, l'objet de ma peinture, le portrait dont j'ai eu l'imprudence de tenter une ébauche."

Le Jésus, que nous présente le romancier, dans une langue simple et limpide dont toute la force est empruntée aux textes évangéliques eux-mêmes, est un "homme qui a réellement vécu." L'auteur ne cherche pas à en dissimuler la divinité, encore moins à la nier comme tenta de le faire Ernest Renan; mais, contrairement à la plupart des exégètes, il ne trace pas du Christ un portrait qui "risque de s'anéantir dans la fulguration de la deuxième Personne divine." Et, surtout, ayant une sainte horreur d'un Jésus "fade et douceâtre," il s'attache à souligner le "caractère entier au sens métaphysique, à la lettre, implacable" du Fils de l'homme. Il procède par petits tableaux au crayon vif, incisif et sait admirablement faire partager au lecteur l'émotion qu'il éprouve lui-même, l'indignation qu'il ressent. Il prend plaisir à débarrasser les mots prononcés par Jésus — surtout les mots qui condamnent, les mots qui ordonnent, de "la crasse de dix-neuf siècles" qui en recouvre "le métal éclatant et dur." Les commentaires dont il accompagne ces mots lui sont inspirés par le spectacle actuel du monde et des hommes; il y verse toutes les impressions que tel ou tel incident de la vie courante fait naître en lui. Lorsque le Christ condamne le monde ou l'argent, lorsque Jésus commande à ceux dont Il veut faire ses apôtres, ses témoins, de tout abandonner et de le suivre, lorsqu'il ordonne de laisser les morts ensevelir les morts, lorsqu'Il interpelle les Phariséens et les Docteurs, lorsqu'Il prêche la pauvreté et le détachement, Mauriac, et le lecteur à sa suite, franchit les siècles et les espaces pour redonner à la parole divine une actualité qui ne disparaîtra qu'avec le monde. Lisons par exemple ce passage qui suit l'ordre "Laissez les morts ensevelir les morts": "Peut-être le scribe ne put-il en entendre davantage. Peut-être le disciple s'éloigna-t-il. Pourtant, c'est ici que le Christ parle en Dieu. Il aurait crié: "Je suis Dieu!" qu'il ne se fût pas trahi plus clairement. En faveur de Dieu seul, nous pouvons laisser à des mercenaires le soin d'ensevelir le pauvre corps dont nous sommes nés. Il n'empêche que je cherche parmi mes proches, dans toutes les bonnes familles où j'ai accès, celui ou celle qu'une pareille exigence n'eût pas mis hors des gonds". Et combien vrai, aujourd'hui comme hier et comme demain, ce portrait en trois lignes de Ponce-Pilate: "C'est un politique, comme tous les politiques, qui ménage les deux partis, cherche un biais".

Mais peut-être, dans sa recherche d'applications immédiates et pratiques, le romancier qu'est toujours Mauriac trahit-il parfois le chrétien. Passe encore qu'à propos de la rencontre de Jésus et de la Femme adultère, l'auteur contredise saint Jérôme, dans l'interprétation des chiffres tracés par le Maître sur le sol. Il lui arrive, toutefois, d'après nous, de dépasser le but lorsqu'il nous montre le Christ "offert à tous les regards dans son impudeur de Dieu... ou encore lorsqu'après avoir décrit brièvement la scène des crachats, au début de la Passion, il ajoute: "Il ne faut pas qu'il y ait dans le monde un prisonnier, un martyr, un condamné innocent ou coupable qui ne retrouve dans Jésus outragé et crucifié sa propre image et sa propre ressemblance. Ce jeune assassin de l'avenue Mozart, traîné sur le trottoir, au milieu d'une foule hurlante, pour la reconstitution de son crime, une femme lui cracha au visage, et aussitôt il devint le Christ." A la page suivante, commentant le désespoir de Judas, Mauriac affirme: "Il n'y a pas de monstres." Pour Dieu, sans aucun doute. Mais pour les hommes?

Pathétisme et tendresse, réalisme aussi, dont on pourrait rapprocher celui de Papini traitant le même sublime sujet: le livre de Mauriac en déborde. Chaque page est un sujet de méditation à la

quelle l'auteur nous invite et dont il ramasse, du reste, pour nous, les éléments. Ajoutons que la *Vie de Jésus* porte le nihil obstat et l'imprimatur de l'autorité diocésaine de Paris.

J. B.

QUEL HOMME ES-TU? roman moderne, par André Billy, Flammarion, éditeur.

C'est l'histoire d'un colonel Bourgues, directeur des Etudes à l'Ecole d'application du Génie, de Versailles. Un homme qui a fait la guerre, qui a même accompli des actes d'héroïsme, mais un scrupuleux qui s'est un jour confessé à sa sœur: "un scrupuleux sans principes et sans foi, qui ne croit ni au bien ni au mal, mais qui a une horreur instinctive de l'injustice et que cette horreur entraîne à une sorte d'indulgence illimitée". Il est bon, mais faible. Il veut et ne veut pas. Il inspire de la pitié. Peut-être, après tout, n'a-t-il vraiment aimé que Dick, son vieux fox. Avec lui, dans ce nouveau roman d'André Billy, auteur d'un remarquable *Diderot*, s'agit tout un petit monde de personnages plus ou moins intéressants, plus ou moins sympathiques, mais vrais, comme ce Bourgues peut être vrai aussi: Camille Marchais, la générale Favot, Irène Bourgue, Adeline Merlesse. Mais surtout il y a Versailles, non pas le Versailles des rois et des touristes, mais un Versailles de petits bourgeois, de fonctionnaires et de retraités, un Versailles attachant dont l'art du romancier nous restitue l'atmosphère avec autant d'aisance qu'il nous fait pénétrer dans le subconscient de son héros.

J. B.

HINDENBURG ou la révolution manquée, par Emil Ludwig, version française de E. Koessler, Plon, éditeur.

Quand, aux premiers jours d'août 1914, ceux que Mussolini devait bientôt appeler les "Barbares aux pieds plats", gagnèrent la France par la Belgique, d'après un plan longtemps mûri par l'Etat-Major allemand, vivait à Hanovre un général de division en retraite. Héritier d'une longue dynastie de hobereaux prussiens, il avait, à onze ans, quitté la maison paternelle, le modeste mais solide manoir à pignons de Neudeck, les champs vallonnés de Prusse orientale que des bois de hêtre coupent à l'horizon, comme dans la Russie toute proche, et il était entré au Corps des cadets, à Berlin, pour y apprendre à servir le roi. Ce qu'était la discipline de fer en honneur dans ces écoles militaires d'où sortaient, chaque année, plusieurs douzaines d'officiers, nobles pour la plupart, quel genre de vie y mena le cadet Paul-Louis-Jean-Antoine de Beneckendorff et Hindenburg, Emil Ludwig le raconte brièvement, mais éloquentement. Rien, jusque là, ne distingue le fils du hobereau Hindenburg des autres fils de hobereaux qui, de tout temps, ont partagé leur vie entre le service du roi et le service de la terre, l'un et l'autre, du reste ne faisant qu'un; rien, si ce n'est, au moral, une certaine bonhomie dans les relations avec les inférieurs, et, surtout, au physique, une robustesse qui faisait déjà l'orgueil des parents et l'admiration des camarades et qui devait conduire Hindenburg jusqu'à un âge très avancé, sans jamais aucune défaillance.

C'est en 1866 que le cadet, devenu sous-lieutenant, prête serment de fidélité à Guillaume Ier, roi de Prusse, dont Bismarck s'apprête à faire un empereur d'Allemagne: "Moi... devant Dieu omnipotent et tout-puissant, je fais serment de servir loyalement Sa Majesté le roi de Prusse, mon auguste souverain, fidèlement et loyalement, en toutes circonstances, sur terre et sur mer, en temps de paix et de guerre, et en quelque endroit que ce soit..." Cette même année, c'était la guerre avec l'Autriche et les Etats de l'Allemagne du Sud; quatre ans plus tard, c'était la guerre avec la France. Hindenburg assiste, dans la Galerie des Glaces de Versailles, à la proclamation de l'Empire allemand. "Saturé de victoires et de visions d'horreur", il est servi par la chance qui lui fait brûler les étapes et lui assure un avancement régulier jusqu'au grade de général de division. Mais, pendant près d'un demi-siècle, pas un document, pas une idée, pas un projet de lui qui mérite d'être signalé. Hindenburg, maître de ses nerfs au point de passer pour n'en pas avoir, est le type normal du général prussien. Quand il a atteint la limite d'âge, il prend sa retraite; il est même rayé de la liste des généraux désignés pour recevoir un commandement en cas de mobilisation. Homme de devoir, il n'a pas protesté, encore que la retraite lui pèse; car aucune émotion, aucune fatigue n'a pu, en soixante-quatre ans, entamer ses forces morales et physiques.

Août 1914! L'Allemagne est en guerre; guerre préparée, prévue, souhaitée. Le colosse qui s'ennuie offre ses services: "Veuillez penser à moi si, au cours des événements, on avait besoin d'un chef d'armée... Je suis encore robuste de corps et d'esprit..." Et voilà que les événements apportent eux-mêmes la réponse. Sur la Marne, Joffre arrête le flot envahisseur; en Prusse orientale, la menace russe se précise. La conduite des armées et des opérations passe aux

mais de Hindenburg et de Ludendorff. Le premier entre dans la légende qui fera de lui une idole. Feld-maréchal, dictateur, président du Reich, il survivra aux désastres, à la chute de l'Empire et, dans une Allemagne qui aspire à la revanche, laissera se préparer la voie par où Hitler s'acheminera rapidement vers le pouvoir suprême.

Le beau livre d'Emil Ludwig — 400 pages d'un texte serré — est, plus que la biographie de Hindenburg, une brillante synthèse de l'histoire de l'Allemagne depuis un demi-siècle. Il apporte notamment, sur les hommes et les événements qui ont dominé cette histoire, au cours des derniers vingt-cinq ans, une lumière qui manquait. Sans doute, c'est le témoignage d'un écrivain qui continue d'avoir foi dans la démocratie, pour qui les militaires ont tous les torts et toutes les responsabilités. Ce sont les généraux qui ont imposé la guerre sous-marine et rejeté ainsi l'opinion américaine du côté des alliés, ce sont eux qui se sont opposés aux offres de paix alors qu'il était encore temps de sauver l'honneur de l'Allemagne, ce sont eux qui ont perdu la guerre et se sont dérobés à l'heure critique, laissant les politiciens se débattre aux mains des vainqueurs, quittes à réapparaître sur le devant de la scène pour livrer le Reich à Hitler. Nous retrouvons, sous la plume de Ludwig, le plaidoyer en faveur de la bonne Allemagne, trahie par la caste des hobereaux et des guerriers. Mais, tout compte fait des préjugés de l'auteur, voire de ses haines, son livre n'en reste pas moins l'œuvre d'un admirable psychologue, d'un historien sincère qui regarde la vérité en face. Il y aura bien peu à reprendre des portraits qu'il trace de Hindenburg, de Ludendorff et des hommes politiques de l'Allemagne d'après-guerre; un Ebert, un Stresemann, un Brüning, un von Papen. Sur les origines de la révolution hitlérienne, sur le drame qui marqua les dernières années de Hindenburg, Ludwig nous paraît bien avoir écrit des pages définitives et le lecteur étranger, que préoccupent les récents événements d'Allemagne, sera reconnaissant à l'auteur de ce livre dramatique de lui avoir montré ou réappris combien le peuple allemand a peu changé sous le régime républicain. La république, en 1919, ce devait être l'ordre, la paix, l'abandon des rêves impérialistes. Après seize ans, il ne reste plus rien de la constitution de Weimar et nous admirons Ludwig d'avoir osé écrire que l'esprit d'agression, en Allemagne, "est aujourd'hui plus farouche que pendant les années 1912 et 1913". Hindenburg, personnage symbolique où se rencontrent "les traits essentiels du caractère allemand", dont l'histoire ne commence qu'à soixante-sept ans, incarne le second Empire, celui que la paix de Versailles laissa malheureusement intact. Quand il eut, comme le dit si bien Ludwig, ouvert, dans un moment d'égarement, "la grande vanne bardée de fer que retenait les eaux, celles-ci se répandirent en mugissant sur le pays, anéantissant tout ce que le géant avait aimé, et l'engloutissant à la fin lui-même dans le remous."

J. B.

LA FABRIQUE DES HOMMES NOUVEAUX, par Alia Rachmanova, traduit de l'allemand par Henri Bloch, Plon, éditeur, Paris.

Dans une précédente livraison de l'Action Universitaire, nous avons analysé le journal d'une étudiante russe qui vécut la tourmente révolutionnaire, du 24 septembre 1916 au 13 septembre 1920. *Aube de vie, aube de mort* : tel est le titre de ce livre émouvant, pathétique, profondément vrai qui devait fournir à l'auteur, Alia Rachmanova, tous les éléments d'un très beau récit romanesque : *La fabrique des hommes nouveaux*. Tout ce qui nous avait charmé, ému, conquis, dans l'histoire vécue de la jeune fille, nous le retrouvons avec plaisir dans le roman où la fiction n'empêche pas de saisir le réel dont chaque page est faite. Pour juger un régime qu'elle a vu naître et dont elle a souffert sans se plaindre, Alia Rachmanova n'avait qu'à faire appel à son expérience d'étudiante, qu'à reprendre maints passages de son journal. Sans haine, sans outrance, comme si elle continuait tout simplement de raconter les scènes dont elle fut le témoin, d'évoquer les personnages mêlés à sa vie jusqu'au départ pour l'exil, elle expose, avec un réalisme étonnant, avec un accent de sincérité qui ne trompe pas, la condition de la femme en Russie bolchévique et la résistance opposée aux "sans Dieu" par un peuple foncièrement religieux après tout.

Les lois et la cruauté ne peuvent rien contre certaines croyances fortement enracinées dans le cœur de l'homme. Fabriquer des hommes nouveaux : cela reviendrait à dire qu'il est au pouvoir d'une créature de changer la nature humaine... Beaucoup s'y sont essayés avant les maîtres actuels de la Russie, avant ce Vladimirorov, l'un des deux personnages, avec Tania, autour desquels se déroule la trame de *La fabrique des hommes nouveaux*. Vladimirorov a créé une "fabrique" où il a réuni "les individus les plus tarés, assassins, récidivistes, filles perdues". Mais, un jour, il séduit sa secrétaire, Tania. A l'annonce qu'un enfant va naître, il épouse la jeune fille et les sentiments de la paternité, joints à l'admirable résignation de la petite maman, seront plus forts que toutes les théories de Karl Marx. Vla-

dimorov, comme tant d'autres, avoue son échec, au moment de redevenir chrétien et d'être inculpé de contre-révolution. C'est toute l'expérience de l'histoire qui parle par sa bouche, quelque temps avant cette conversion : "Nous avons inculqué à l'homme la haine de Dieu, de l'au-delà et du capitalisme; que se passera-t-il le jour où il n'aura plus envie de haïr ? Le peuple russe, qui s'est si vite détaché de Dieu, sera bien capable de se détacher de nous le jour où retentira une voix plus forte que la nôtre". Et cette voix-là, couvrant les appels de la haine, c'est la voix d'une mère, c'est la voix d'un enfant, ou simplement la voix d'une conscience éveillée.

Qu'on ne cherche pas, dans *La fabrique des hommes nouveaux*, le ton d'un sermon ou l'allure d'une argumentation philosophique contre le régime communiste. Bien au contraire, le réalisme qui en marque un grand nombre de pages, la parfaite objectivité de l'auteur à l'égard des hommes qui veulent sacrifier l'individu à la collectivité font de ce livre un témoignage d'autant plus authentique et fort qu'il s'appuie uniquement sur les faits et sur le fond même de la nature humaine. Il vaut à lui seul la plupart des descriptions que des voyageurs pressés ou intéressés nous rapportent périodiquement d'un séjour au "paradis" bolchévique.

J. B.

PETITE BEGUÏNE VOULEZ-VOUS DANSER? par Henri Davignon. Plon, éditeur.

Sous ce titre, emprunté à une chanson flamande Henri Davignon, membre de l'Académie royale de Belgique, a groupé sept récits charmants, amusants ou tragiques, brodés sur des thèmes que lui a fournis un folklore extrêmement riche en nuances et en fictions poétiques. Ici, c'est la vie dévote et la vie rurale qui s'opposent dans un combat d'où l'amour humain sort victorieux; là c'est le rappel de la Renaissance, ou l'ivresse guerrière, ou la fatalité de l'amour, ou encore la foi mystique du Moyen Age embrasant un cœur de mère. Transposée dans le décor de la Flandre moderne, la trame de ces vieilles chansons permet à l'auteur de pénétrer dans la vie intime et populaire qui a, de tout temps, inspiré les poètes et les romanciers. Si, après cinq ou six siècles, le peuple de Flandre, non seulement n'a pas cessé de chanter, mais de vivre ces rondes et complaintes, il faut croire, comme le dit l'auteur, que le peuple atteste ainsi "sa fidélité à l'instinct de sa race et au vœu de son âme." Les mœurs et le décor peuvent bien changer; les personnages des récits de Davignon s'apparentent à ceux des chansons qu'un Breugel le Vieux a fixés sur la toile.

La petite Barbe qui voulait être béguine, le poète Albert Jonkheer, "Yan le Géant" qui aime Juliette guettée par la Mort, Daniel Schelfout envoûté par la "mauvaise femme" et qui va à Rome demander son pardon au Pape, Siska et Wolf, Hildulfe et Marguerite, Marie Boëte et son fils Emmanuel qui personnifie le Christ dans la procession annuelle de Furnes; comment ne pas les aimer ou les plaindre? Nous les voyons vivre et parfois mourir; nous les suivons dans les fêtes populaires, dans le calme des béguinages ou le long des petites rues étroites d'une ville flamande, quand ce n'est pas dans les grasses campagnes où nous respirons, avec eux, toute la poésie de la terre.

Ce qu'Henri Davignon a fait, avec un art subtil, dans une langue qui a gardé quelque chose du rythme des complaintes anciennes, pour une demi-douzaine de chansons flamandes, un écrivain de chez nous le tentera peut-être en s'inspirant de notre folklore.

J. B.

INITIATION, roman par R. H. Benson, 2 vol. de la collection Perceval, chez Desclée de Brouwer et Cie, Paris.

L'auteur d'Initiation est surtout connu, en Canada français, dans les milieux collégiaux où son fameux *Maître de la terre* rencontre une admiration largement justifiée. C'est une figure fort sympathique que celle de Mgr Benson, fils d'un archevêque anglican de Canterbury, converti lors d'un voyage à Rome, en 1903, et qui devint bientôt un dignitaire de l'Eglise catholique.

Son œuvre tout entière est celle d'un ardent prosélyte. C'est surtout par ses romans qu'il a conquis en France une certaine renommée que ne lui avait pas pleinement accordée ses compatriotes. Malgré le bruit dont son nom s'accompagne, il faut croire que l'enthousiasme a mal inspiré certains critiques, car il semble bien difficile de le sacrer, comme le veut Adolphe Retté, romancier de grande classe. Il lui aura manqué pour cela une discipline sévère de son talent, l'équilibre et la mesure.

On ne peut cependant mettre en doute ses dons de romancier; il les a affirmés dans cette puissante évocation de la fin du monde qu'est *Le Maître de la terre*, et surtout dans son gracieux et frais roman, *La Vocation de Frank Guiseley*.

Initiation prête un peu plus, à mon sens, à la critique. Peut-être faut-il ne pas rendre l'auteur responsable de toutes les faiblesses de cet ouvrage, le dernier qu'il ait écrit, en des circonstances pénibles dont il convient de tenir compte.

(suite à la page 105)

EN FEUILLETANT REVUES ET JOURNAUX

Fermer l'Université ?

Dans *La Boussole* du 2 avril, M. Fernand Chaussé décrit "la grande pitié de l'Université de Montréal". Après avoir fait bon marché des critiques, la plupart mal fondées, dont notre Université est l'objet, l'auteur se demande si l'Université fermera ses portes ou si, "répétant le geste de dévouement qu'ils ont déjà fait, les professeurs et employés continueront une collaboration gratuite qui, il y a deux ans, a duré cinq mois".

M. Chaussé, qui dédie son article aux étudiants, incline fortement et non sans de sérieuses raisons, pour la seconde solution. "Aux grands maux, les moyens forts. Que les professeurs et les employés de l'Université en corps cessent de donner leurs cours et leurs services gratuitement. L'on voit immédiatement l'effet. Que l'Université de Montréal, la plus grande maison d'enseignement de la province ferme ses portes en pleine session provinciale, et le gouvernement n'agira pas?" Si, cependant, continue M. Chaussé, "les professeurs ne veulent ou ne peuvent cesser leurs cours, eh! bien, alors que le signal soit donné par les étudiants... Que les étudiants, prenant en mains la cause de leurs professeurs et la cause de toute la race, fassent la grève et n'assistent plus aux cours!"

La solution, comme on le voit, est radicale. Si les pouvoirs publics ne se décident pas à intervenir, il faudra bien s'y arrêter. Car le petit jeu ne peut durer. Mais nous croyons bien que s'il faut, hélas! en venir là, les professeurs devront compter sur eux seuls. Il est peu vraisemblable que les étudiants donnent le signal. N'avons-nous pas lu, dans le *Quartier Latin* du 12 avril, mis en vente le 2, ces lignes signées des initiales J—G. J: "Si l'on parle de renvoyer les élèves et de fermer les portes, on peut être sûr que ce n'est pas à l'Université. Autorités et professeurs, nous le savons, enseigneraient sans salaire aucun plutôt que de ne pas répondre à l'attente de leurs élèves". Pas si sûr que cela. Si les autorités et les professeurs décidaient de fermer temporairement l'Université, les étudiants seraient les premiers à les en remercier. Nous saurons bintôt, du reste, à quoi nous en tenir. Les professeurs de l'Université de Montréal sont prêts à faire bien des sacrifices. Ils en ont déjà fait; ils en feront encore. Mais vient un temps où le sacrifice est une sottise criminelle.

J. B.

Médecins et littérateurs

Il y a longtemps que les médecins, les vrais, ont pardonné à Molière d'avoir exercé sa verve aux dépens de la Faculté. Molière, du reste, a eu de nombreux imitateurs qui, à son exemple, ont, toutefois, su faire la distinction entre les authentiques serviteurs de la médecine et ceux que Léon Daudet, dans un livre célèbre, appelé les "morticoles".

Que de pages intéressantes ont été écrites, que d'autres encore pourraient l'être sur les rapports de la médecine et de la littérature, sur les relations entre médecins et littérateurs! Relativement nombreux les médecins qui "font" de la littérature. En France, c'était, hier, Maurice de Fleury; aujourd'hui on y compte un Charles Fiesinger, un Pierre Mauriac qui ont droit à l'admiration des lettrés tout autant qu'à celle des hommes de science. Mais plus nombreux encore, les littérateurs attirés par la médecine. Sait-on que Sainte-Beuve avait songé à être médecin et que ce sont les médecins qui se mirent un jour à la tête d'un mouvement pour élever une statue à l'auteur des *Lundis*? Littre fut médecin. Plus près de nous, c'est Paul Bourget, qui eut toujours une prédilection marquée pour la médecine. Dans ses "Souvenirs d'un journaliste", publiés par la *Revue Universelle*, Lucien Corpechot rappelle (15 février 1936) que le célèbre romancier avait voulu étudier la médecine; mais l'opposition du père de Bourget, qui trouvait cette étude trop coûteuse, lui fit renoncer au projet. Bourget n'en garda pas moins, pour la médecine, un véritable culte. "La science médicale, disait-il, est à la base même du roman", et il lui arrivait fréquemment, pour se rasseoir l'esprit, de se plonger dans l'*Introduction à la médecine expérimentale* de Claude Bernard. Que de fois, il prit place parmi les carabins, au cliniques d'un Trouseau ou d'un Dieulafoy, à l'Hôtel-Dieu, ou encore à celles d'un Ernest Dupré, à l'Infirmier du Dépôt! Comme Balzac qui trouva dans Bretonneau le modèle de son "médecin de campagne", bien plus, son inspirateur, Bourget découvrit des types dans les médecins qu'il fréquentait. La médecine, comme le souligne Corpechot, lui ouvrit un vaste champ d'expérience et d'observation et Bourget aimait à rappeler le mot du professeur Jean-Louis Faure: "Toutes les délicatesses du cœur peuvent non seulement se présenter, mais s'exalter, s'affiner dans le sévère décor de la clinique et sa douloureuse atmosphère." A quatre-vingts ans passés, note encore Corpechot, il lisait attentivement les revues de médecine, en particulier le *Journal des Praticiens*. Il arriva même que des amis dévoués, Fiesinger et Maurice de Fleury, songèrent à faire entrer Bourget à l'Académie de médecine. Mais l'entreprise échoua par suite de l'opposition d'un médecin influent qui, divorcé, ne pardonnait pas au romancier d'avoir écrit *Un divorce*.

Jacques Bainville, enlevé trop tôt aux lettres françaises, songea

lui aussi, un instant soumis aux desseins paternels, à étudier la médecine. Léon Daudet étudia la médecine; L.-F. Céline appartient à la Faculté. Enfin, la médecine peut, à juste titre, réclamer l'un des premiers écrivains d'aujourd'hui; Georges Duhamel, qui est lui-même médecin. Récemment, à l'occasion de la restauration de l'Académie de chirurgie, le père de "Salavin" publiait dans le *Figaro* un très bel éloge de cette branche de la science médicale. "De toutes les hautes professions, écrivait-il, la chirurgie est l'une des plus nobles et, sans doute, la plus austère, la plus étonnante". Et l'écrivain de rappeler combien nombreux, parmi ces "praticiens excellents et illustres", présents à la séance inaugurale, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, ne s'étant pas "laissés investir par les petits et grands soucies de leur profession terrible", sont des lettrés, chérissent la musique ou la peinture. "Certains ont, en dehors de leur savoir professionnel, une grande culture générale et, pour mieux dire, une large culture humaine". Large culture humaine: voilà bien ce qui manque le plus à nos corps professionnels.

J. B.

Le professeur d'Université

L'éducation nationale est à l'ordre du jour dans un grand nombre de pays, au Canada comme ailleurs; et l'on se plaît à insister sur le rôle des professeurs d'université dans la formation du caractère, dans la recherche des solutions qu'appellent les grands problèmes d'ordre économique et politique. La question n'est pas nouvelle.

Maurice Barrès, qui fut un champion, un défenseur de la politique appuyée sur une doctrine propre à la culture de chaque peuple, a maintes fois souligné le devoir des professeurs d'Université. Dans ses *Souvenirs d'un journaliste*, Lucien Corpechot reproduit deux phrases de l'auteur des *Déracinés* et de *Leurs figures*; deux phrases que nous aurions profit à méditer "Nos professeurs de Faculté sont autre chose que des distributeurs de diplômes. Ils ont à élaborer des idées, à être les centres d'une sage animation nationale". Barrès, songeant particulièrement aux provinces de l'Est, dressées en face de l'Allemagne, insistait sur le rôle des universitaires dans la défense de la culture celto-rhénone: "Les laboratoires et les chaires professorales des deux grandes Universités de l'Est (Strasbourg et Nancy) doivent être les instruments de cette culture et les réveilleurs de ce génie indigène".

Sur un autre plan, un ancien professeur de chez nous, M. Louis Arnould, s'est aussi appliqué, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juin 1935, à décrire les responsabilités et l'action du professeur de Faculté. Il s'arrête principalement aux relations entre professeurs et étudiants et au rôle social des premiers: "Un des devoirs du professeur de Faculté, c'est de s'intéresser à la vie de l'étudiant, de toute sa vie, non seulement à sa vie intellectuelle mais à sa vie matérielle et morale... Il vaudra mieux pour chacun de nous, à la fin de notre vie, avoir publié quelques "notes" ou quelques articles, voire un ou deux livres de moins, et avoir aidé un certain nombre d'âmes de jeunes à se trouver définitivement et à cheminer d'un pas assuré pour toute leur vie. Par là nous communiquons en plein avec la vie spirituelle de l'humanité. C'est là notre plus beau titre; qu'il le veuille ou non, et le tout est de ne pas discuter sur ce point, le professeur de Faculté est impérieusement appelé dans bien des cas à devenir un guide des âmes et des consciences".

Existe-t-il beaucoup de professeurs, dans notre Université, qui comprennent leur rôle ainsi? Combien ne sont que des répétiteurs! Et ceux-là qui voudraient être les guides dont parle Louis Arnould auraient, du reste, beaucoup de mal à le devenir à Montréal où la pénible situation financière, doublée d'une indifférence quasi totale de l'opinion publique à l'endroit de l'enseignement supérieur, paralyse les meilleures volontés. Si jamais ce problème est résolu, il sera encore temps de revenir sur la question et de même sur la nécessité d'adapter, suivant l'expression de M. Arnould, "au besoin impérieux de la masse cultivée" un cadre approprié de cours publics.

En attendant, il n'est pas inutile d'insister sur les obligations sociales — prises dans leur vrai sens — du professeur d'Université. A ce propos, nous tenons à signaler un article, paru dans le *New-York Times* du 8 mars, sous le titre, *The professor to-day*. L'auteur de cet article, professeur à l'Université Columbia, Irwin Edman, a voulu établir le contraste entre le professeur d'il y a un demi-siècle aux Etats-Unis du moins, et le professeur d'aujourd'hui.

"The professor of even a quarter-century ago lived, generally speaking, in a cloistered community in a small town, teaching the rudiments of a classical curriculum remote to young men whose interests were largely in college social life and on the athletic field. The professor's life was half abstract studies which only other professors could understand, and half teaching the elements of Latin or Greek or mathematics or English literature to students who came to college largely as a social holiday before a career."

Il n'est plus ainsi. Le professeur est sorti de sa tour d'ivoire. "Colleges and universities have changed much in these last twenty-five years, and even the small college set in the New England

Diplômés, soyez des nôtres le 29. Lisez l'article de la page 107.

hills has felt the impress of the metropolitan type. The role of the professor has expanded beyond the academic walls. He has gone into government and industry; he has written books that are popular outside the campus; through extension and extramural teaching he has learned to adapt his language and his attitude and his manner of exposition to audiences who are not required to attend his lectures, to pay enough attention to pass examinations on what he suggested that they read, or on what he said.

"The economist has been called in as an expert on municipal or on Federal finance. The chemist has been the adjutant of industry; the teacher of the humanities has been a publisher's adviser, an editor and writer as well."

Et l'auteur de conclure: "The professor may look and be brinker, brighter and more contemporary in his interests. But if he is a competent professor he will be so in two ways that strongly resemble the competence of his bearded and abstracted ancestor. He will be a pathfinder in his own field, and he will communicate the contagion of his own intellectual interests to his students.

"The professor today is perhaps more of the contemporary world than his predecessor, but he still feels the responsibility to his calling, which is what it always has been—the breaking of new ground in thought and knowledge, and the liberating of the minds of the young."

J. B.

La "Canadian Historical Review"

Dans le champ québécois, c'est encore l'histoire qui tient la tête du mouvement intellectuel. De cette constatation, on pourrait tirer, confirmée par maintes observations, toute une psychologie. C'est que notre attitude, dans la vie, est purement défensive. Nous allons à l'histoire, parce que sur elle se fonde notre instinct de conservation, notre volonté de survivance. C'est elle qui nous fournit nos lettres de noblesse, avec le récit de nos origines et de nos réalisations dans le temps et dans l'espace.

Cette histoire du pays canadien devient chaque jour un plus vaste champ d'étude par l'accumulation des documents et l'extension de nos curiosités scientifiques. Au lieu de se limiter au militaire, à l'ecclésiastique et à la politique comme au temps de Garneau et de Christie, l'histoire canadienne, agrandissant son domaine, poursuit ses recherches en superficie comme en profondeur, dans l'économique, le constitutionnel et le sociologique. Pour connaître et suivre l'ampleur de ce mouvement, rien de plus révélateur et de plus précieux que la *Canadian Historical Review* qui se donne la mission de signaler et d'analyser toutes les publications concernant l'histoire canadienne, qui paraissent en Amérique et même en Europe. Elle devient un instrument d'information indispensable à toute bibliothèque, à tout professeur d'histoire et même à toute personne qui s'intéresse au récit de notre passé. De plus, la *Review* tient ses lecteurs au courant des travaux de nos sociétés d'histoire et des différentes archives fédérales et provinciales. Enfin, dans des articles de fond, elle étudie divers aspects de notre histoire. Ainsi, au cours de 1935, pour se limiter au Québec, il faut signaler, entre autres, des articles sur *Les Relations des gouverneurs et des intendants sous l'ancien régime*, par M. Thomas; *L'agriculture et la guerre en Canada, 1740-1760*, par Miss Lunn et *L'Introduction en Canada des plantes et des animaux d'Europe*, par M. Saunders, etc.

Voilà une revue qui devrait se trouver sur les rayons de tous ceux qui étudient notre histoire. Un certain nombre de nos historiens, entre autres MM. Gustave Lanctot, Aegidius Fauteux, Victor Morin, etc. lui fournissent des comptes rendus des livres et parfois des articles et la revue serait heureuse d'une collaboration québécoise plus active. Disséminée dans le monde universitaire, la *Review* offre par l'étude du passé un des meilleurs moyens de contact et de propagande à la disposition des intellectuels du pays, à part d'être un instrument indispensable au travail historique.

L. G.

QUELQUES LIVRES

(suite de la page 102)

C'est le récit d'une expérience spirituelle, comme le sont tous les romans de Mgr Benson. Le thème : la conquête de la douleur, disons mieux, de la sainteté. Sir Nevill Fanning, jeune gentilhomme anglais, catholique de naissance, mais d'une foi un peu tiède, y suit la voie tourmentée qui mène aux cimes. On ne se douterait guère de cette prédestination au commencement de l'histoire, à regarder vivre le jeune homme, bon et sympathique, mais sans envergure. On assiste à sa rencontre avec Enid Bessington, belle comme toute héroïne de roman se doit de l'être, et qui devient bientôt sa fiancée. Sir Nevill est, par moments, d'une naïveté assez impardon-

nable chez un être aussi lucide. Mais le contact irrémédiable s'établit. Et le jeune homme se retrouve désemparé et seul, devant un être égoïste, acariâtre, dont la transformation pourrait surprendre le lecteur exigeant.

C'est donc dans la solitude qu'il subit les assauts de la maladie, terrible reliquat des erreurs de son père. La douleur qu'il n'avait pas voulu reconnaître devient sa compagne de tous les jours. Elle le conduit, par des voies ignorées, dans ces lieux arides "où souffle l'Esprit", elle lui révèle son secret dans une "initiation" tragique, dans un combat dont il sort, pour son bonheur, terrassé et vaincu.

Il y aurait eu là matière à un livre dense. Mais ce n'est pas l'impression que nous donne la lecture de ce long roman. Son développement doit beaucoup à l'arbitraire. Il aurait gagné à être condensé. Tout le premier volume, malgré quelques pages bien venues, des descriptions assez pittoresques, et quelques silhouettes amusantes de naturel, apparaît quand même comme un hors d'œuvre. Le drame moral, qui fait tout l'intérêt de ce livre, ne commence qu'avec le deuxième volume. Là, le ton s'élève. Et Sir Nevill, un peu fade au début, quitte décidément son attitude de jeune premier, pour engager avec Dieu ce colloque qui nous vaut de très belles pages.

Quelques personnages de second plan sont assez bien campés. La verbeuse Mrs. Bessington, le sympathique Mr. Morpeth et surtout ce digne chapelain, dont Mgr Benson, avec une objectivité digne de louange, trace le caricatural portrait, attirent l'attention sans la retenir. Quant au petit Jim, il est décidément trop en sucre!

Initiation pose, une fois de plus, le problème du roman catholique. Cette œuvre, écrite dans un but d'apostolat, semble un argument de plus à la thèse de Bazin et de Mauriac: il n'y a pas de roman catholique, il n'y a que des romans, bons ou mauvais, écrits par des catholiques. Le roman n'est pas une chaire. Et sans doute la grande leçon donnée par le héros nous aurait-elle trouvé plus attentif si l'auteur nous avait laissé le soin de la dégager nous-mêmes.

Malgré les réserves que les prétentions littéraires de cet ouvrage imposent, il n'en demeure pas moins attachant et, à plus d'un titre, digne d'être lu.

Bernard VALIQUETTE.

LA GESTE DES MARTYRS, par Pierre Hanozin, s.j., 12 francs. Chez Desclée de Brouwer & Cie, Paris.

C'est sûrement une caractéristique de la psychologie moderne que le culte du héros, du surhomme. On sait quel parti ont tiré de cet impérieux besoin d'admiration, je dirai même de dévotion, de l'homme standard, un Mussolini, un Salazar, un Hitler. Cette révision des valeurs devait nécessairement avoir pour conséquence de réhabiliter le saint, ce héros à l'état pur.

Car c'est un fait, la sainteté a maintenant conquis sa place dans la littérature dite moderne. Depuis le retentissant succès de *Saint Augustin* de Louis Bernard, on a vu fleurir toute une moisson d'œuvres hagiographiques signées des noms les plus célèbres. Cette vogue a donné lieu à quelques scènes assez étranges: tel auteur boulevardier qu'on aurait cru uniquement occupé de l'éternel ménage à trois se laissait surprendre en train de conter d'une plume émue l'histoire d'un saint humble et sublime.

Cette invasion de la sainteté s'est continuée dans le domaine du roman et nous a valu quelques chefs-d'œuvres, parmi lesquels il convient de citer *Sous le Soleil de Satan* et le *Journal d'un curé de campagne*, de Bernanos et *Les Années noires*, de François Mauriac.

Un souci commun semble avoir inspiré la plupart de ces hagiographies: celui de ressusciter les saints dans leur cadre propre, dégagés de tout le pompeux appareil dont une piété moins discrète que bien intentionnée les avaient surchargés.

C'est à ce besoin de vérité que répondent les récits du R. P. Hanozin, intitulés *La Geste des Martyrs*. Il nous donne une traduction, en un français, sobre et ferme, d'un choix de textes anciens touchant les souffrances et la mort de quelques martyrs des premiers siècles de l'ère chrétienne.

Nous sommes transportés dans un monde nouveau. Chaque récit doit à la vérité et à la simplicité tout son sublime. Jamais "l'éclairage" n'apparaît artificiel.

Le traducteur a su assez bien varier ses textes pour éviter la monotonie qu'auraient pu présenter ces pages d'histoire dont plusieurs offrent des similitudes. L'impression que dégage ce volume est complexe; on ne saurait mieux la définir et, d'autre part, on ne saurait rendre à l'auteur un plus bel éloge qu'en reprenant la parole sublime qui termine *La Femme pauvre* de Léon Bloy: "Il n'y a qu'une tristesse, c'est de n'être pas des saints".

Il convient de signaler la présentation typographique de l'ouvrage, remarquable par son élégance, la disposition harmonieuse du texte, le choix du papier. Les éditeurs Desclée de Brouwer ont fait dans ce sens un effort bien récompensé.

Bernard VALIQUETTE.

Bibliographie

Ce que les Anciens écrivent...

Chirurgie Dentaire —

DEMONTIGNY (Gérard) : "Les Aiguilles brisées". *Journal de l'Association dentaire canadienne*, mars 1936, Vol. 2, no 3, page 135.

OLIVIER (Valmore) : "La Gingivite aiguë, symptôme de Leucémie". *Journal de l'Association dentaire canadienne*, décembre 1915, Vol. I, no 12.

Commerce —

LAPLANTE (Rodolphe) : "L'importance de la publicité". *Le Bulletin de la Chambre de Commerce du District de Montréal et de la Section des Jeunes*, mars 1936, p. 15.

Droit —

FARIBAUT (Marcel) : "Le rempart du Droit civil". *Le Bulletin de la Chambre de Commerce du District de Montréal et de la Section des Jeunes*, mars 1936, p. 18.

Economie politique —

GARDNER (Gérard) : "Les ressources minérales du Labrador". *L'Actualité économique*, 11e année, Vol. II, no 5, p. 439.

RIOU (Paul) : "La soie artificielle". *L'Actualité Économique*, 11e année, vol. II, no 5, p. 413.

Histoire —

MASSICOTTE (E.-Z.) : *Sainte-Geneviève de Batiscan*. Coll. "Pages trifluviennes", *Le Bien Public*, Trois-Rivières.

Médecine —

AMYOT (Roma) : "Sciaticque et sacralisation de la cinquième vertèbre lombaire". *L'Union Médicale du Canada*, tome LXV, no 4, p. 326.

ARCHAMBAULT (P.-René) : "Réponse à une lettre ouverte sur les sels d'or en tuberculose". *L'Union Médicale du Canada*, tome LXV, no 4, p. 343.

BARIL (Henri) : "Diarrhées infantiles". *L'Union Médicale du Canada*, tome LXV, no 4, p. 365.

BELLEROSSE (Antonio) : "Ulcère perforé de l'estomac, diagnostic et traitement". *L'Union Médicale du Canada*, tome LXV, no 4, p. 365.

DESJARDINS (Edouard) : "Péritonite généralisée et cancer du caecum". *L'Union Médicale du Canada*, tome LXV, no 4, p. 333.

DORE (Réal) : "Commentaires sur les affections de la glande thyroïde". *L'Union Médicale du Canada*, tome LXV, no 4, p. 338.

DUBE (J.-E.) : "Vingt-cinquième anniversaire de l'Institut Bruchesi". *L'Union Médicale du Canada*, tome LXV, no 4, p. 345.

LABERGE (J.-E.) : "Quelques commentaires sur une tentative des 'chiros' de faire adopter un bill par la Législature provinciale de Québec". *L'Union Médicale du Canada*, tome LXV, no 4, p. 359.

MANSEAU (Omer) : "La Société de Phtisiologie de Montréal". *L'Union Médicale du Canada*, tome LXV, no 4, p. 371.

POIRIER (Paul) : "Montreal Dermatological Society". *L'Union Médicale du Canada*, tome LXV, no 4, p. 374.

SAINT-JACQUES (Eugène) : "Le congrès de la Société Internationale de Chirurgie en Egypte". *L'Union Médicale du Canada*, tome LXV, no 4, p. 352.

SAMSON (J.-E.) : "Greffe osseuse dans le traitement de la sciaticque". *L'Union Médicale du Canada*, tome LXV, no 4, p. 321.

Pharmacie —

FORTIN (Lucien) : "Elargissons nos horizons". *Le Pharmacien*, Vol. VI, no 8, p. 2.

"Pour sauver la Pharmacie". *Le Pharmacien*, Vol. VI, no 8, p. 4.

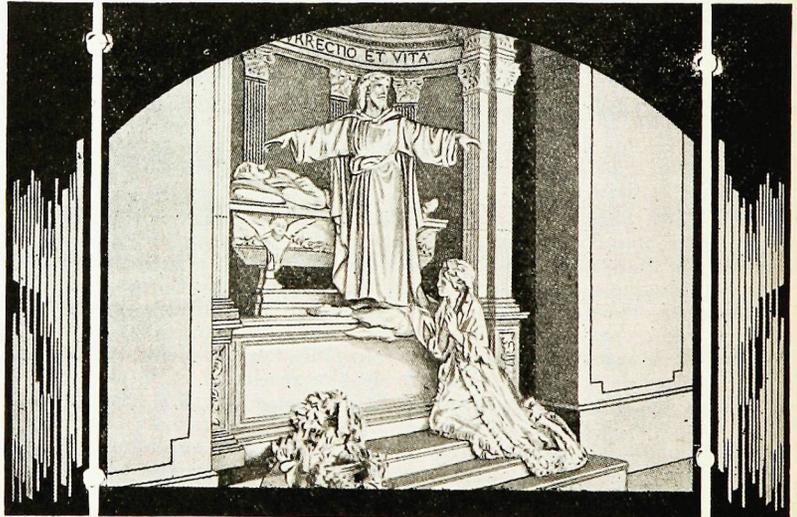
LABARRE (Jules) : "La digestion". *Le Pharmacien*, Vol. VI, no 8, p. 16.

CEUX QUI S'EN VONT

GUIMONT, Ernest, né à Saint-Raymond de Portneuf, le 15 septembre 1883, fit ses études classiques au séminaire de Québec, puis au collège Sainte-Marie; ses études de droit à l'Université Laval de Montréal; admis au Barreau de la province en juillet 1907; exerça sa profession, pendant quelques mois, à Québec, en société avec l'honorable E.-J. Flynn, ancien premier ministre de la province, puis à Saint-Hyacinthe pendant sept ans; devenu chef du contentieux de la Banque d'Hochelaga en octobre 1915, secrétaire général de la Banque Canadienne Nationale en janvier 1923, assistant du gérant général, deux ans plus tard, et gérant général en 1934; fut, pendant plusieurs années, chargé d'un cours sur les opérations de banque à l'École des Hautes Etudes Commerciales et membre

de la Commission d'Administration de l'Université de Montréal; ancien président du Cercle Universitaire; décédé à Montréal le 20 mars 1936; laisse dans le deuil sa femme, sa mère et deux filles.

Dans le *Devoir* du 23 mars, M. Omer Héroux a rendu un très émouvant hommage à la mémoire de M. Ernest Guimont. "A cinquante-deux ans, a-t-il écrit, Ernest Guimont occupait une des plus hautes situations qui soient accessibles à un Canadien français. Il s'y était hissé d'arrache-pied par un travail incessant, par un dévouement qui avait déjà compromis sa vie, qui vient probablement d'en précipiter la fin. Il y portait une exceptionnelle préparation". Quelques minutes avant de mourir, M. Guimont trouvait encore la force de murmurer : "Mon entier dévouement à l'institution... L'Université... Il faut préparer nos jeunes gens..." Belle leçon pour les vivants, et mot d'ordre qui devrait rallier toutes les bonnes volontés !

LES BEAUX MONUMENTS

"Je suis la résurrection et la vie... celui qui vit et croit en moi ne mourra pas pour toujours." Dans un décor splendide, on voit Notre-Seigneur debout, près d'un riche sarcophage, adressant à une jeune orpheline les paroles consolatrices que nous venons de lire. Tout dans ce monument nous parle d'espérance et de beauté.

La Société Coopérative de Frais Funéraires s'inspire de ce sentiment, dans l'organisation des funérailles qui lui sont confiées.

Disposant d'un matériel unique en son genre, notre Société sait rendre à vos chers défunts tous les honneurs qu'ils méritent et que votre affection désire leur prodiguer.

La Société Coopérative de Frais Funéraires

L.-EUG. COURTOIS, Président
et Gérant Général

Lt-Col. ELZ. HURTUBISE, m.d.
Vice-Prés. et Secr.-Trés.

Tél.: PLateau 7-9-11

RUE STE-CATHERINE, 302 EST, - MONTREAL

D-5

(Droits réservés)

Diplômés, soyez des nôtres le 29. Lisez l'article de la page 107.

EN FOULE

à la réunion du 29 mai



C'est le 29 mai prochain, un vendredi, qu'aura lieu la collation solennelle des grades aux nouveaux diplômés de l'Université de Montréal.

Le soir de ce même jour, à 7 heures 30, dans une salle dont le choix sera déterminé par le nombre des adhésions et que nous indiquerons dans la livraison de mai de *L'Action Universitaire*, se tiendra la première réunion générale des Anciens de l'Université de Montréal.

Les quelque 5,500 diplômés dont nous possédons les noms et adresse, sont tous invités. Le prix du couvert ne dépassera pas \$1.50. Il dépendra, comme le choix de la salle, du nombre des adhésions.

Que chaque diplômé, homme ou femme, signe le bulletin du bas de cette page, qu'il le détache au pointillé et le retourne sans retard au secrétariat, 515 est, rue Sherbrooke. Nous pourrions avoir ainsi une idée du nombre de ceux qui seront des nôtres le 29.

Le mois prochain, *L'Action Universitaire* paraîtra entre le 15 et le 18, de manière que les Anciens la reçoivent avant le 20. Elle contiendra le programme détaillé et tous les renseignements nécessaires. Ceux qui ne nous auront pas encore écrit auront alors tout le temps de nous faire parvenir leur adhésion.

D'ici là, diplômés de l'Université, n'oubliez pas la date du 29 mai. Quel spectacle ce serait si mille Anciens étaient réunis ce jour-là ! Pourquoi n'en serait-il pas ainsi ?

Dès que le choix de la salle sera fait, des communiqués seront adressés périodiquement à tous les principaux journaux de la province. Nous n'oublierons pas nos confrères des Etats-Unis et ceux des autres provinces du Dominion.

J'assisterai à l'assemblée annuelle et au dîner de l'Association Générale des Diplômés de l'Université de Montréal, le vendredi, 29 mai 1936.

Nom.....

Adresse.....

Détacher au pointillé et retourner à :

M. le Secrétaire,

Association générale des Diplômés,
515 est, rue Sherbrooke,
MONTREAL.

Anesthésie au gaz sur rendez-vous

Tél. DE. 4055
2292, Girouard

DOCTEUR M. CLERMONT
ANESTHESISTE
à l'hôpital de la Miséricorde et
à l'hôpital Saint-Joseph de Lachine
Membre de la "International Anesthesia Research Society"
et de la "Montreal Society of Anesthetists".

Cette revue est imprimée par Tél. AMherst 2152

MODEL
IMPRIMERIE MODÈLE LIMITEE
PRINTING LTD

1206 CRAIG EST MONTREAL

Examen de la vue
Lunettes et Lorgnons

Téléphone : HA. 5544

PHANEUF & MESSIER
OPTOMETRISTES-OPTICIENS

1767, rue Saint-Denis,
(Tout près de la rue Ontario). Montréal

**Fédération des Oeuvres de Charité
Canadiennes-Françaises.**

■

N'oubliez pas la

— QUATRIEME CAMPAGNE ANNUELLE —

■

18-28 Avril 1936



EXAMEN ET AJUSTEMENT DE MONTRES A TITRE GRATUIT

Cie Acme Crystal, 359 O, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL.
(en face de la Banque Royale)

Philippe Côté, prop. — Etablie en 1922 — BELair 1037*

Apportez-nous votre montre ou téléphonez pour messenger.

G. Vandelac, Jr. Fondée en 1890 Alex. Gour

Directeur de funérailles

GEO. VANDELAC
SALONS MORTUAIRES
SERVICE D'AMBULANCE

120, rue Rachel Est, Montréal. Tél. BELair 1717

L'examen des Yeux, Troubles Musculaires et Ajustement des Verres

**FAVRO-LITE — CORECTAL
et TILLYER**

Par nos
Spécialistes Optométristes et Opticiens
"Bacheliers en Optométrie"



Lorsque vos verres sont fabriqués dans nos laboratoires, d'après notre examen scientifique, **ILS SONT PARFAITS.** Grâce à nos nouveaux instruments de précision, "l'à peu près" n'existe plus.

TAIT-FAVREAU LTÉE

265 SAINTE-CATHERINE EST — Tél.: LA 6703
 Succursales: 6890, rue SAINT-HUBERT — Tél.: CA 9344
 270, ave VICTORIA, ST-LAMBERT, Tél. 791

FIXEZ-VOUS UN BUT

PRENEZ la résolution d'économiser \$50, \$100, \$500 ou \$1,000 en trois mois, six mois ou un an. Ce but fixé, ne le perdez jamais de vue. Persévérez, malgré les difficultés du début. Vous l'atteindrez. Vous le dépasserez. Ouvrez aujourd'hui un compte d'épargne à la

BANQUE CANADIENNE NATIONALE

Pour vos . . .

DESSINS et CLICHÉS

Téléphonez MARquette 4549

LA PHOTOGRAVURE NATIONALE LIMITEE

59 Ouest, rue Sainte-Catherine, Montréal.

NOTRE BEURRE

Sa
QUALITÉ
a fait sa
RENOMMÉE



DÉPARTEMENT DU SECRÉTAIRE DE LA PROVINCE
Hon. ATHANASE DAVID, Secrétaire Provincial.

ÉCOLE TECHNIQUE DE MONTREAL

200 OUEST, RUE SHERBROOKE.

ALPHONSE BELANGER, directeur.



- *Cours Technique* : Cours de formation générale technique préparant aux carrières industrielles. (Quatre années d'études).
- *Cours des Métiers* : Cours préparant à l'exercice d'un métier en particulier. (Deux années d'études).
- *Cours d'imprimerie* : Deux années d'études. Admission aux examens d'entrée : Diplôme de 8e année.
- *Cours Spéciaux* : Cours variés répondant à un besoin particulier. (Mécaniciens en véhicules-moteurs et autres).
- *Cours du soir* : Pour les ouvriers qui n'ont pas eu l'avantage de suivre un cours industriel complet.



Pour tous renseignements, s'adresser au Secrétariat,
200 OUEST, RUE SHERBROOKE, MONTREAL.

Maison fondée en
1901

ROUGIER FRÈRES

Compagnie Incorporée

Importateurs de
Spécialités
Pharmaceutiques

Représentant au Canada des
principales Maisons de France

SIÈGE SOCIAL :
350, RUE LE MOYNE
à Montréal



FORCE TRADITIONNELLE

DEPUIS soixante-six ans, la Banque Royale n'a cessé d'accroître sa force et sa solidité, se forgeant une politique saine et raffermissant continuellement sa position dans le domaine économique du Canada.

LA

BANQUE ROYALE
DU CANADA

LA BIÈRE *White Cap*

La Reine des Bières



Un produit de la Brasserie

Frontenac

T'A'
Pas?

La bière se vendant
le plus
au Canada



DITES SIMPLEMENT
66 *Bière*

BLACK HORSE
Dawes S.V.P.